

21

LA
VIE DE GARNISON
PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
des Folies-Dramatiques, le 28 janvier 1867.

21

LA

VIE DE GARNISON

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
des Folies-Dramatiques, le 23 janvier 1867.

A

M. MOREAU-SAINTI

La mère de l'auteur bien reconnaissante.

91405

LA
VIE DE GARNISON

PIÈCE EN DEUX ACTES

MÊLÉE DE CHANT

PAR

VICTOR PERROT

MUSIQUE DE M. VENTEJOU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

PERSONNAGES

TÊTE-DE-FER, hussard, 50 ans.....	MM. OMER.
MICHAUD, invalide, 85 ans.....	NEUVILLE.
URBAIN, maréchal des logis de hussards, 23 ans.....	ANGELO.
LARISSOLLÉ, hussard.....	SPECK.
BARBEZIEUX, jeune hussard, accent allemand	CHAUDESAIGUES.
PETIT.....id.....	MUSSAY.
VARLOND, bourgeois.....	JAULT.
PRUNIER.....id.....	ANATOLE.
BARBANÇON, id. affectant des allures mili- taires.....	MONROY.
CHALUMÉ, limonadier.....	BRIAND.
HENRIETTE, jeune ouvrière, 20 ans.....	M ^{me} LÉPRÉVOST.
HÉLOISE, vivandière.....	GERVAIS.
ROSALIE, femme de Chalumé, Arlésienne, 30 ans.....	AUBLANT.
BORÉE, jeune trompette travesti, rôle de femme	SCHNEIDER.
BICHON.....id.....	DEBRAY.
HUSSARDS, BOURGEOIS.	

La scène se passe à Avignon.

—

NOTA. — S'adresser, pour la mise en scène détaillée de cet ou-
vrage, à M. A. Gautier, directeur de l'agence générale de copies
théâtrales, 44, rue Saint-Etienne (Bonne-Nouvelle).

LA

VIE DE GARNISON

ACTE PREMIER

Une place publique. Au fond, des remparts donnant sur la campagne. Bancs de pierre. A droite, au premier plan, un café ; tables vertes, tabourets devant la porte. A la hauteur du premier étage un écriteau, sur lequel on lit : *Chambre meublée à louer*. Au second plan, la maison de M. Varlond ; à gauche, la maison de M. Prunier.

SCÈNE PREMIÈRE

BONNES D'ENFANTS, HUSSARDS, PROMENEURS, LARISSOLLE, ROSALIE, allant et venant pour servir les pratiques. VARLOND, PRUNIER, puis BICHON et BOREÉ*.

CHŒUR.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Au boul'vard d'Avignon

On s' promène

Tout' la semaine ;

Tablier et pompon

Y vont d' pair et d' compagnon.

LARISSOLLE, jouant aux cartes avec Barbezieux.

Fournis de l'atout, conscrit !

BARBEZIEUX, accent allemand.

Je n'en ai bas.

* Varlond, Prunier, Barbezieux, Larissolle, au deuxième plan, promeneurs, hussards.

LARISSOLLE.

Fournis-en tout de même.

PRUNIER, jouant de l'autre côté aux dames avec Varlond.
Je vous souffle.

VARLOND.

Soufflez !

PRUNIER, bas.

Vous observez les hussards, Varlond ?

VARLOND, de même.

J'observe... D'ici, je vois ma porte.

Il la désigne.

PRUNIER.

Et moi la mienne !

LARISSOLLE.

M'est avis, Barbezieux, que les bourgeois nous soupçon-
nent toi-z-et moi, et qu'ils se sont mis de faction devant
leurs portes, à seule fin de nous empêcher de pénétrer dans
leurs domiciles domestiques !

BARBEZIEUX.

J'y adhère, supérieur !

LARISSOLLE.

C'est ici, Barbezieux, qu'il faut allier la prudence du serin
au courage du serpent. La bonne du gros blond ne serait
point éloignée de m'accabler de ses faveurs et la cuisinière
du petit roux ne demande qu'à te faire goûter les siens !...
Attention là !... Atout !...

PRUNIER.

Vous observez toujours, Varlond ?

VARLOND.

J'observe !...

PRUNIER.

Ce n'est pas sans motif que ces hussards se sont ainsi
campés devant notre porte, et pour qui connaît leurs mœurs.

VARLOND.

A qui le dites-vous, M. Prunier ! — A l'heure qu'il est,
Avignon est un camp. On ne peut pas faire un pas sans ren-
contrer une paire de moustaches ou d'éperons.

PRUNIER, toujours important.

Et quelle vie ! quelles consommations effrénées de liqueurs,
de tabac ! quels bruits, quels vacarmes, quels chants !

* Entrée de Borée et Bichon, trompettes, qui restent au fond.

VARLOND.

Et quels refrains!...

PRUNIER.

Je souffle!

VARLOND.

Soufflez!

LARISSOLLE.

Vas-y, carreau, trèfle, autrement dit nourriture des poulets d'Inde.

BARBEZIEUX.

Mais que vous prenez toujours...

LARISSOLLE.

Silence... ça se fait comme ça dans le monde... je prends tes brisques parce que je suis ton supérieur.

BARBEZIEUX.

Mais...

LARISSOLLE.

Enfoncé, Barbezieux... apporte ton nez...

BARBEZIEUX.

C'est moi qu'ai perdu?...

LARISSOLLE.

Puisque je te le dis...

BARBEZIEUX.

Mais c'était en 1,500 et j'en ai 1,800!

LARISSOLLE.

Eh! ben, ça fait 300 points que tu me redoïs, mais je t'en fais quitte... apporte ton nasal.

Il frappe avec sa carte sur le nez de Barbezieux pendant tout le temps qu'il chante.

Va-t-en porter de la soupe
A ces pauv'r's soldats du train,
Qui sont campés dans la plaine
Et qui crèvent de faim.

BARBEZIEUX.

La revanche, supérieur...

LARISSOLLE.

J'y accède...

UN HUSSARD.

Chalumé!... Une absinthe.

ROSALIE, d'une voix perçante, à l'intérieur du café.
Chalumé!

SCÈNE II

LES MÊMES, CHALUMÉ*.

CHALUMÉ.

J'y vole, Bichette...

LE HUSSARD.

Une absinthe...

CHALUMÉ.

Voilà...

ROSALIE.

Mais va donc !

CHALUMÉ.

Voilà ! voilllà !...

Il sort par la droite.

PRUNIER.

En voilà un qui peut se vanter d'être mené par sa femme...
Si madame Prunier le prenait avec moi sur ce ton-là !

VARLOND.

Sans compter qu'elle est au mieux avec un certain Tête-de-Fer, du premier hussards !...

PRUNIER.

Quelle horreur !

LARISSOLLE.

Pique !

BARBEZIEUX, triomphant.

Atout !

LARISSOLLE.

A moi !

BARBEZIEUX.

Comment ?

LARISSOLLE.

Silence et apporte ton pif que je me paie encore, car tu es
brossé !...

BARBEZIEUX.

Mais, j'en ai plus que vous !

* Il entre par la droite, va et vient devant les consommateurs.

LARISSOLLE.

De points, c'est possible... mais d'esprit, jamais...

Même jeu avec les cartes.

T'as bien tort, monsieur l'épicier,
De laisser ta femme,
De laisser ta femme,
T'as bien tort, monsieur l'épicier,
De laisser ta femme
Parler aux troupiers...

PRUNIER, à Varlond.

Entendez-vous ?

VARLOND.

C'est pour nous narguer !

PRUNIER, se levant.

Attends va... Monsieur!...

LARISSOLLE, tranquillement.

Hein ?

PRUNIER, se rasseyant.

Je vous souffle, Varlond.

VARLOND.

Soufflez!...

SCÈNE III

LES MÊMES, BARBANÇON.

BARBANÇON, fredonnant dehors.

Ah ! quel plaisir d'être soldat....

Il entre par le fond, il a des éperons, une cravache, moustache et barbiche ;
pantalon à la hussarde, redingote boutonnée à la taille, et affectant l'air
militaire.

VARLOND, bas.

C'est cet imbécile de Barbançon...

BARBANÇON.

Ah ! ce sont ces bourgeois... Chalumé, un petit verre ! de
vieille ! mon vieux !... (A Larissolle.) Bonjour, major!...

PRUNIER.

Ce genre !

VARLOND.

Ces manières de soldat... un mercier!...

PRUNIER.

Il est toujours fourré dans la garnison.

BARBANÇON, descendant *.

Qui parle de garnison!... Vive la garnison!... c'est la richesse du pays, sa splendeur, sa fleur, mille cartouches!... Vive la garnison... Et ça va bien, du reste?

PRUNIER.

Pas mal, merci!... Vous aimez donc bien les hussards, vous?

BARBANÇON.

Le hussard!... le hussard est indispensable à ma félicité... le militaire est ma prédilection permanente... j'aime l'uniforme... la moustache...

PRUNIER.

Vous vous en êtes payé des moustaches!

BARBANÇON.

Les épaulettes...

PRUNIER.

Oh! ça, c'est autre chose...

BARBANÇON.

Oh! être soldat! ça été le rêve de ma vie!

VARLOND.

Eh bien! c'était une chose facile à obtenir, ça, au lieu de vous fourrer dans la mercerie!...

PRUNIER.

Oui, que ne vous engageâtes-vous?...

BARBANÇON.

J'étais engagé dans un autre régiment, mille baïonnettes!... J'étais marié!... pas de chance!

PRUNIER.

C'est égal, on peut bien dire que vous êtes celui de la ville qui aimez le plus les soldats.

BARBANÇON.

Certainement! montrez-moi donc dans tout Avignon une maison qui n'ait pas un de ces braves pour commensal?

LARISSOLLE, à Barbezieux, se levant.

Attention, là, Barbezieux, les bourgeois ont l'œil tourné... par file à gauche... droite!...

VARLOND, souriant.

Il est vrai que chaque maison a son hussard.

* Varlond, Prunier, Barbançon, Barbezieux, Larissolle.

PRUNIER.

Excepté la mienne, pourtant, et si jamais vous voyez un uniforme entrer chez moi !

Au même instant, Larissolle entre chez Prunier.

BARBANÇON, qui le voit, à part.

Ah !...

VARLOND.

Ou le plus petit soldat franchir le seuil de ma porte !

Même jeu de Barbezieux qui se faufile chez lui.

BARBANÇON, de même *,

Oh !

PRUNIER ET VARLOND.

Plait-il ?

BARBANÇON.

Rien ! rien !... (Il leur serro la main en riant.) Mais croyez-moi, ne jurez de rien !

VARLOND.

Monsieur ?

BARBANÇON.

Ce n'est pas pour vous en particulier que je dis cela, monsieur Varlond.

VARLOND.

A la bonne heure !

BARBANÇON.

Ni pour vous spécialement, monsieur Prunier !

PRUNIER.

Je m'en réjouis.

BARBANÇON, à part.

Mais pour tous les deux, en général !...

SCÈNE IV

VARLOND, PRUNIER, PETIT, BORÉE, BICHON, BARBANÇON, HUSSARDS, puis HÉLOISE **.

BORÉE, jouant au bouchon au milieu de la scène.

A moi !

BICHON, jouant au bouchon au milieu de la scène.

Non, c'est à moi !...

* Varlond, Prunier, Barbançon.

** Varlond, Prunier, Borée, Bichon, Petit, hussards.

BORÉE.

Les sous sont au bouchon.

BICHON.

Pas ceux-ci, toujours.

BORÉE.

Je te dis que si...

BICHON.

Je te dis que non...

Les hussards les excitent.

HÉLOÏSE, entrant par la droite *.

Voulez-vous pas les exciter, vous autres.

BORÉE.

Monsieur Bichon, ça ne se passera pas comme ça.

BICHON.

Monsieur Borée, je suis votre homme.

PETIT.

Cré moutards, va !

BORÉE.

Nous nous alignerons.

BICHON.

Oui, oui, nous nous flanquerons un coup de torchon.

HÉLOÏSE.

Je vais vous en donner, moi, attendez, voulez-vous faire la paix, tout de suite... je n'aimerai plus celui qui boudera, d'abord...

BORÉE ET BICHON.

C'est pas moi, c'est pas moi !...

Héloïse leur met la main dans la main.

HÉLOÏSE.

Par file à droite, marche...

Borée et Bichon sortent en se donnant la main.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BORÉE et BICHON **.

PETIT.

C'est la beauté qui raccommode les guerriers.

* Varlond, Prunier, Borée, Héloïse, Bichon, Petit, hussards.

** Varlond, Prunier, Barbaugon, Héloïse, Petit.

BARBANÇON, lutinant Héloïse.

Oh ! ravissante créature, cantinière de mon cœur, vos yeux ont fourragé mon existence...

Il lui prend la taille.

HÉLOÏSE, le repoussant.

A bas les pattes, monsieur Barbançon, ou je tape.

BARBANÇON.

Quoi ! quand je vous débite des douceurs...

HÉLOÏSE.

Moi, je débite des claques !

BARBANÇON.

Et aussi du fil en quatre... Mais ce n'est pas un hussard, c'est un dragon...

HÉLOÏSE.

Pour la vertu, connu !

AIR de la Vivandière du régiment.

Cantinière du régiment,
Chacun me dit gentille,
J'entends tous les propos, galement,
Tant je suis bonne fille,
Mais, pour c'qu'est d' la vertu, crénon,
Faut pas toucher, ou vrai sur mon nom,
J' défends, au sabre à l'espadon
L'honneur de mon guidon. (Bis.)

On entend un appel de clairon.

VARLOND, se bouchant les oreilles.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BARBANÇON.

La trompette qui les appelle à la soupe.

On voit passer des soldats qui courent tous dans la même direction.

PRUNIER.

Oh ! les goinfres ! regardez comme ils courent !... esclaves de leur ventre !... Je m'en vais dîner, moi...

BARBANÇON.

Sans tambour ni trompette.

VARLOND.

Et ma foi ! je vais en faire autant.

AIR : Polka des deux vieilles gardes.

Puisque la troupe
Ici court à la soupe,

Je cours, morbleu !
 Au pot-au-feu ;
 Quand ma moitié m'attend pour le dîner,
 Je m' dis : j'entends l'heur' de la soup' sonner.

REPRISE ENSEMBLE.

Puisque la soupe, etc., etc.

Au moment où Varlond et Prunier rentrent chez eux, on voit Barbezieux et Larissolle en sortir, en se sauvant par la fenêtre, et se rencontrer au milieu de la scène.

LARISSOLLE.

Enfoncé le potage de l'amour.

BARBEZIEUX.

Et le vin de l'amitié !

SCÈNE VI

BARBANÇON *, puis CHALUMÉ et ROSALIE.

BARBANÇON.

Tas de cloportes !

CHALUMÉ, à la cantonnade.

Bichette, je t'en prie, donne-moi ma tabatière.

ROSALIE, sortant du café ainsi que Chalumé.

Non, pas encore.

BARBANÇON.

Tiens!... une querelle entre les époux Chalumé !

ROSALIE, accent provençal.

Quand tu partiras.

CHALUMÉ..

Poupoule!... pourquoi pas tout de suite ?

ROSALIE.

Parce qu'il ne me plaît pas.

CHALUMÉ.

Si c'est raisonnable... Tiens! bonjour monsieur Barbançon... puisque je vais partir.... Ça va bien, monsieur Barbançon?... Qu'est-ce que ça te fait, chérie ?

BARBANÇON.

Salut à maitre Chalumé... Peut-on vous demander la cause et le journal des débats qui vous agitent... Eh! eh! eh!

* Barbançon, Chalumé, Rosalie.

CHALUMÉ.

Mon Dieu, c'est bien simple... je vais aller à Marseille... chercher des saucissons de Lyon.

BARBANÇON

C'est la renommée, mille bombes !

ROSALIE.

Et monsieur veut que je lui donne sa tabatière; moi, je ne veux pas.

BARBANÇON.

Pourquoi contrarier votre femme, Chalumé ?

CHALUMÉ.

Dam! je l'aime, moi... le tabac...

ROSALIE.

Et moi, je ne l'aime pas... en l'épousant, j'ai dit à M. Chalumé: je renonce à mon indépendance de demoiselle... il faut que tu renonces aussi à quelque chose pour moi... tu ne preras plus.

CHALUMÉ.

Et qu'est-ce que je t'ai répondu, ô bichette.

AIR.

Faisons le marché que voilà :
Je ne priserai qu'en voyage,
Ta présence remplacera
Le tabac avec avantage,
Près de toi je suis si choyé,
Je renonce au tabac pour cause,
Car je prise trop ma moitié
Pour vouloir priser autre chose.

ROSALIE.

C'est bon, c'est bon... on sait que ça a été accordé...

CHALUMÉ.

Eh bien, puisque je vais partir...

ROSALIE.

Mais tu n'es pas encore parti...

CHALUMÉ.

Mais faut que j'achète de la rose... celui qui est dans la boîte doit être sec...

ROSALIE.

Allons... tenez, voici votre idole... maintenant, je vous défends de m'approcher.

CHALUMÉ.

Merci, poupoule... je vais au débit.

ROSALIE.

Et moi, je vais te préparer la redingote.

Les époux Chalumé sortent chacun d'un côté.

BARBANÇON.

O femme! vingt fois spirituelle!... elle a su faire que ce fût un bonheur pour son mari de la débarrasser de lui! Elle me plairait bien... mais le premier hussards me défend d'espérer...

SCÈNE VII

BARBANÇON, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonnade.

Là!... merci, mon ami!

Elle entre, un sac de nuit à la main*.

BARBANÇON.

Cette tournure... ce doit être une Parisienne... Hum! de l'aplomb, là, à la militaire... (il s'approche d'elle et la salue.) Mademoiselle cherche quelque chose?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, je cherche un hôtel où je puisse louer une chambre.

BARBANÇON.

Une chambre à louer... mille batteriest vous tombez bien! voici votre affaire.

Il lui montre l'écriteau.

HENRIETTE.

Vous êtes militaire, monsieur?

BARBANÇON, flatté.

Non, mademoiselle; mais j'en ai l'air, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Un peu.

BARBANÇON.

Beaucoup... passionnément, mais je ne le suis pas du tout... et si je puis vous être agréable en quelque chose... mademoiselle vient de Paris, sans doute?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur.

* Barbançon, Henriette.

BARBANÇON.

Oh ! Paris !... J'y ai été il y a deux ans, en garnison !... c'est-à-dire pour mon commerce de mercerie et j'y ai passé trois jours ! Oh ! l'École Militaire et le Champ-de-Mars... et la colonnel... Oh ! la colonnel... (Il ôte son chapeau.) Mais vous demandiez si j'étais militaire ?

HENRIETTE.

Oui, pour vous prier de m'indiquer la caserne du premier hussards.

BARBANÇON.

Le quartier !... toujours tout droit, la première rue à droite, vous tournez à main gauche, c'est devant vous.

HENRIETTE.

Merci, monsieur...

Fausse sortie.

BARBANÇON.

Mademoiselle connaît quelqu'un sous les drapeaux ?

HENRIETTE, redescendant *.

Oui, monsieur.

BARBANÇON.

Un de nos officiers, sans doute ?

HENRIETTE.

Un sous-officier.

BARBANÇON.

La discrétion m'empêche de vous demander qui... un parent ?... un ami ?... l'un et l'autre peut-être ?... mais alors, vous êtes on ne peut mieux tombée, car c'est dans cette maison... (Il montre la café.) que tous les jours ces messieurs viennent prendre leur café avec moi !

HENRIETTE.

Ah ! c'est là ?...

BARBANÇON.

Oui, mademoiselle ; dans un quart d'heure ils seront ici !

HENRIETTE.

Cela me décide, je vous remercie, monsieur...

Fausse sortie.

BARBANÇON **.

Déjà, mille biscaïens !... Pardon, mademoiselle, mais l'habitude, la brusquerie militaire...

* Henriette, Barbançon.

** Barbançon, Henriette.

HENRIETTE.

Allez, monsieur, j'y suis faite!...

BARBANÇON.

Je vais faire venir l'hôtesse. (Appelant.) Madame Chalumé!...

ROSALIE, en dehors.

Voilà! (Elle entre.) Qu'est-ce que c'est, monsieur Barbançon ?

BARBANÇON.

C'est mademoiselle, qui voudrait louer votre chambre...

ROSALIE, entrant par la droite*.

Ah ! mademoiselle. Une vue magnifique !... on aperçoit le quartier de cavalerie et tous les chevaux...

HENRIETTE.

Ah !

ROSALIE.

Oui... vous allez voir quelle vue!...

HENRIETTE, saluant Barbançon.

Bien obligée, monsieur.

Elles entrent par la droite.

BARBANÇON.

A votre service... Ces Parisiennes ont un chic incandescent, quoi !... Je crois qu'on lui a un peu donné dans l'œil !... Mais le premier hussards me défend d'espérer...

SCÈNE VIII

BARBANÇON, URBAIN, HUSSARDS, puis TÊTE-DE-FER et BARBEZIEUX, LARISSOLLE, sortant de chez Prunier et Varlond.

BARBANÇON, apercevant les autres.

Eh ! les voilà ! ces chers amis !

AIR : *Ronde de Sancho*. (Hervé.)

Vite qu'on s'attable,
 Il fait soif en diable,
 Et pour être aimable
 Il faut être gris;
 Le vrai militaire
 Doit boire à plein verre,
 Boire à sa commère,

* Barbançon, Henriette, Rosalie.

Boire à son pays,
Et faire la guerre,
La guerre aux maris,
Tra la, la, la, la, etc., etc.

Les soldats s'installent, les uns devant le café, les autres à l'intérieur : ils bourrent leurs pipes et les allument. — Barbançon, à Urbain qui est entré par le fond et s'est assis à la table de gauche *.

Qu'est-ce que vous avez donc, camarade ?

URBAIN.

Je m'ennuie...

BARBANÇON.

Vous ne venez pas boire un grog avec les amis ?

URBAIN.

Non ! !...

BARBANÇON.

Tiens ! tiens ! tiens ! nous ne sommes donc pas solide au poste ?... Le poète de la garnison, le joyeux chansonnier qui soupire ! Allons donc !... l'arme au bras !...

URBAIN.

Allez au diable !...

BARBANÇON.

Le camarade est mal disposé... et Tête-de-Fer !... où est donc Tête-de-Fer ?... je ne vois pas Tête-de-Fer !

TÊTE-DE-FER, lui frappant sur l'épaule **.

Présent !

Barbançon fléchit. Entrée de Larissolle.

BARBANÇON.

Quelle poigne, crédeu !

Il se remet et remonte au fond.

TÊTE-DE-FER, à Urbain.

Qu'est-ce que tu fais là ? toi, comme un ours ?

URBAIN.

Je m'ennuie, mon bonhomme !

Il se lève.

TÊTE-DE-FER.

Quoi qu'il y a ?... pourquoi ça ?... c'est tous ces écœurements-là, qui t'ont fait perdre ton grade d'adjudant... qu'est-ce que ça veut donc dire ça ?

* Urbain, Barbançon, hussards.

** Urbain, Tête-de-Fer, Barbançon, Petit, hussards.

URBAIN.

Eh ! je suis encore maréchal-des-logis chef... pas pour longtemps, peut-être...

TÊTE-DE-FER.

Bien possible... tu as eu l'idée de découcher... et pour quoi faire encore, pour aller rêvasser tout seul dans les champs!... cette idée!... si le colonel lit le rapport, tu es propre!

URBAIN, montrant ses galons.

Pourvu que ça passe de mes bras sur les tiens... je me moque du reste...

TÊTE-DE-FER.

C'est gentil, ce que tu dis là, c'est d'un bon zigue ; mais ça me taquine, entends-tu ?

URBAIN.

Tu sais bien que je n'aime pas le métier... il y a des jours où le fournement me pèse plus que d'autres...

TÊTE-DE-FER.

Je sais bien...

URBAIN.

Et puis...

TÊTE-DE-FER.

Et puis?...

URBAIN.

Quand Henriette me trotte par la tête, je n'y vois plus.

TÊTE-DE-FER.

Ah ! la petite de Paris!... toujours celle que tu devais épouser quand il a fallu mettre la main dans le boisseau. Pourquoi que tu ne lui écris pas de venir ! à c'te jeunesse ? pour te distraire !

URBAIN.

Eh ! justement, c'est que j'ai écrit et qu'elle ne vient pas !

TÊTE-DE-FER.

Tu as écrit ?

URBAIN.

Oui ! je n'y tenais plus, un an sans la voir ! Ah ! Tête-de-Fer, j'étais fou, vois-tu !... j'aurais fait quelque sottise et je lui ai écrit ces seuls mots : « Viens vite, ou c'est moi qui pars ! »

TÊTE-DE-FER.

Sans congé ?

URBAIN.

Je l'aurais pris.

TÊTE-DE-FER.

Désertier !

URBAIN.

Tout de même !

TÊTE-DE-FER.

Es-tu fou, gamin ! et ne veux-tu pas dire des choses pareilles ?

URBAIN.

Ah ! je me moque de tout ! Il n'y a qu'elle au monde.

TÊTE-DE-FER.

Connu ! conscrit ! Mais c'est pas une raison pour s'arracher des cheveux, ça ! on aime une fille, eh bien, on l'aime, quoi... ou on en aime une autre, et toujours comme ça... jamais d'attachement, vois-tu, Urbain ; c'est des bêtises, l'amour ; l'homme est une mouche à miel, qui doit butiner pas mal de roses, ou sans ça, c'est un cornichon...

URBAIN.

Ah ! tu ne comprends pas ça... tu n'as jamais aimé.

TÊTE-DE-FER.

Je n'ai jamais aimé... mioche, va !

URBAIN.

Tu as aimé, toi ?

TÊTE-DE-FER. Ils se sont attablés ; ils fument et boivent en causant.

Crestil et rudement ! C'était dans le temps ; j'étais soldat depuis un an, et je venais de faire la connaissance d'une jeune fille qui était belle, vois-tu, mais belle !... une sagesse... je le croyais du moins... si bien qu'après avoir filé le parfait amour pendant longtemps, un soir, à la retraite... comme je passais devant sa porte avec Bridoux, un camarade, je lui dis : attends-moi là, j'ai deux mots à dire... je monte, et Bridoux, qu'était la bête du bon Dieu, m'attendit jusqu'au lendemain matin.

URBAIN.

Eh bien ?

TÊTE-DE-FER.

Eh bien ! à partir de ce moment-là, j'ai aimé c'te fille encore plus qu'auparavant... Et puis, v'là que, comme ton Henriette, j'étais sur le point de l'épouser ; un matin, on sonne le boute-selle, il faut partir, et pas pour Melun, pour l'Afrique. Ah ! comme nous pleurions, mon vieux, en nous disant

adieu... Elle me fit promettre de lui écrire tout ce que je le-rais, et de revenir... moi, je promis...

URBAIN.

Comment?... tu promis... mais tu ne savais pas écrire...

TÊTE-DE-FER.

C'est vrai ; tu ne m'avais pas encore appris dans ce temps-là, mon cadet... mais arrivé en Alger, il y a Bridoux qu'écrivait mes lettres... et v'là que je ne recevais pas de réponse... pendant quatre ans, pas une nouvelle... Fin finale, au bout de ce temps-là, revenu à Paris, on me dit qu'un soldat était venu la chercher, et qu'elle était partie avec lui ; moi qui, pendant quatre ans, n'avais pensé qu'à elle. . Oh ! vois-tu, alors, ça m'a fichu un coup dans l'estomac que j'en ai fait une maladie que je n'avais plus que la peau Mais quand j'e suis sorti de l'hôpital, après, j'étais guéri et pas de l'estomac seulement, mais de là, et que depuis, je n'ai plus aimé personne. La morale voulue, c'est que la femme n'est qu'une créature d'agrément. Aussi, je me suis rabattu sur le sexe en général, et en particulier pour le quart d'heure, sur la Chaluné qui est une bonne fille, pas bégueule, et que je n'ai pas le regret d'avoir séduite, celle-là ! Cresti !

URBAIN.

Oh ! si tu connaissais mon Henriette, si tu savais comme elle est jolie et sage !...

TÊTE-DE-FER.

Sage !... des bêtises !... sage comme était la mienne...

URBAIN, rêveur.

Et elle ne viendra pas !

TÊTE-DE-FER.

Elle fera tout aussi bien et tu feras comme moi, tu trouveras quelque cafetière ! Oui, ce pauvre Chaluné... il y a pourtant longtemps que je ne lui ai vu sa tabatière... (Tous les deux rient.) Ah ! ah !

URBAIN.

Sa tabatière ?...

TÊTE-DE-FER.

Oui... le signal du départ... Toutes les fois qu'il prend une prise, ça veut dire : je m'en vais, et...

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHALUMÉ *, puis BARBEZIEUX, puis ROSALIE.

CHALUMÉ, entrant en chantant.

J'ai du bon tabac !...

(A Tête-de-Fer.) Monsieur Tête-de-Fer, vous en offrirai-je du frais ?...

Il lui offre une prise.

TÊTE-DE-FER.

Merci !

CHALUMÉ.

Prenez... prenez... quand on n'a pas de tabatière à soi, i faut bien prendre dans celle de ses amis...

TÊTE-DE-FER.

Vous êtes trop bon.

ROSALIE, entrant par la droite, bas à Tête-de-Fer.

Tête-de-Fer ?

TÊTE-DE-FER.

Mon ange ?

ROSALIE.

Je voulais vous dire que Chalumé... (Tête-de-Fer éternue.) Ah ! ce n'est pas la peine, vous savez ?...

TÊTE-DE-FER.

Oui, mon ange !... A tantôt ; mais le colonel me demande, je cours au quartier...

Il sort en éternuant dans la figure de Barbezieux qui entre.

TOUS.

Dieu vous bénisse !

BARBEZIEUX, entrant du fond, à Urbain.

Marchef, la golonèle vous demande **.

URBAIN.

Bon, j'y vais !...

Barbezieux sort par le fond.

LARISSOLLE.

V'là le galop !

* Urbain, Tête-de Fer, Chalumé, Larissolle, Petit, hussards.

** Urbain, Barbezieux, Rosalie, Larissolle, Petit, hussards.

BARBANÇON, sur la porte du café.

Camarades, une partie de roulette.

TOUS.

Ça y est... la roulette !

BARBANÇON.

Madame Chalumé, la roulette * !

LARISSOLLE.

Qui est-ce qui va payer ? Est-ce que c'est Flampin ?

BARBANÇON.

Eh ! c'est moi qui paie le punch ! Mille millions d'artillerie, qui en est ?

TOUS.

Vive Barbançon !...

CHŒUR.

AIR : *Quand papa Lapin mourra.* (Chanson de régiment.)

Nul quand il a l' gosier sec

Ne boude

Pour lever le coude,

Nul quand il a l' gosier sec

Ne boud' pour s'humecter avec

D, u, du,

C, r, u, cru,

D', a, da, da, du, cru da,

C, o, co, du cru d'aco,

T, é, té, du cru d'à côté.

REPRISE.

Nul, quand il a l' gosier sec, etc., etc.

L, a, la,

M, i, mi, mi,

T, i, é, tié, l'a-mi-ti-

E, é, é, l'amitié,

L'amitié qui va régaler.

REPRISE.

Nul, quand il a l' gosier sec., etc.

Ils sortent par la droite.

* Urbain, Barbançon, Larissolle, Petit, hussards, Rosalie au fond.

SCÈNE X

URBAIN, ROSALIE *, puis HENRIETTE, puis BARBEZIEUX.

ROSALIE, à Urbain.

Marchef! il y a là une jeune personne qui vous demande.

URBAIN, se levant et renversant tout.

Une jeune fille!

ROSALIE.

Et jolie!... je ne vous dis que ça!

URBAIN.

C'est elle!... Où ça?... Où ça?...

HENRIETTE, entrant.

Urbain!

URBAIN.

Henriette!

HENRIETTE.

Urbain!

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

ROSALIE, s'en allant.

Ils sont gentils comme des petits amours!*

URBAIN.

Ma bonne petite Henriette!... ici! et depuis quand?...

HENRIETTE.

Depuis une heure à peine.

URBAIN.

Mais embrasse-moi donc!...

Entrée de Barbezieux.

HENRIETTE.

Mais de tout cœur!...

Ils s'embrassent.

BARBEZIEUX, venant du fond, faisant le salut militaire, se retournant pour ne pas voir.

Eh! pient! ça fa!... ça fa!... (Haut.) Marchef, la colonèle!

URBAIN.

Tu m'ennuies, toi, j'y vais.

Barbezieux sort.

* Urbain, Rosalie.

** Urbain, Henriette.

SCÈNE XI

URBAIN, HENRIETTE.

URBAIN.

Ah! ma bonne petite Henriette! Ah! mon amour, ma joie!...

HENRIETTE.

Tu m'attendais?

URBAIN.

Je commençais à désespérer!

HENRIETTE.

Après une lettre pareille, comment ne serais-je pas venue? Tu m'as fait une peur! Je me disais : si je ne pars pas; il est capable de venir sans permission, et qui sait ce qu'il arrivera, et c'est moi qui serai cause, ah! non, par exemple; tout plutôt que de lui attirer un malheur!

URBAIN.

Bonne fille!... Et le père Michaud?

HENRIETTE.

Grand-père?... J'ai voulu lui dire adieu, je suis allée deux fois aux Invalides, il était toujours absent...

URBAIN.

Et alors?

HENRIETTE.

Je lui ai écrit que j'allais passer un mois à Châlons, chez une parente... s'il savait que je suis ici!...

URBAIN.

Il n'est pas méchant.

HENRIETTE.

Ah! il le deviendrait.

URBAIN.

Et puis, il n'a pas la tête forte, le pauvre bonhomme... quatre-vingt-cinq ans!

HENRIETTE.

Je crois bien; l'autre semaine, il est resté une bonne heure sans pouvoir se rappeler son nom... Mais, c'est égal, quand il s'agit de moi!...

URBAIN.

Tu te repens d'être venue?

HENRIETTE.

Non, non, ce qui est fait est bien fait... Ne serai-je pas ta femme?

URBAIN.

Oh ! ça...

HENRIETTE.

Eh ! bien ! que m'importe, alors !... Je n'ai écouté que mon cœur qui m'a dit : pars ! et me voilà !

URBAIN.

Sais-tu que je dépérissais à vue d'œil à cause de toi...

HENRIETTE.

Vrai ?

URBAIN.

Que le service en souffrait même, et je crois bien que, si tu avais tardé à venir, tu m'aurais retrouvé simple hussard !

Il lui embrasse la main.

BARBEZIEUX, revenant à part.

Ça continue d'aller bien (Haut.) Marchal, la golonèle...

URBAIN.

Encore !... Mais, c'est bon ! J'y vais, que diable !...

Barbezieux sort par le fond en faisant le salut militaire.

HENRIETTE.

Mais s'il te demande !

URBAIN.

Mais non !... Voilà le métier, tiens ! à tout moment vous déranger. Je sais bien pourquoi d'ailleurs... c'est parce que je ne suis pas rentré cette nuit.

HENRIETTE.

Tu n'es pas rentré !

URBAIN.

Oui !... j'étouffais au quartier ; je t'avais attendue toute la soirée, et, ma foi, je suis sorti et je ne suis pas rentré à l'heure, j'ai passé la nuit comme un fou, à regarder les étoiles en pensant à toi ; et si tu n'étais pas arrivée ce soir, vois-tu !... Oh ! cette nuit !... je découchais encore, mais cette fois pour tout de bon !...

HENRIETTE.

Tu reprendras courage, n'est-ce pas ?... pour moi...

URBAIN.

Il en faut pour attendre trois ans encore ! oh ! je ne pourrai jamais !

HENRIETTE.

Si !... si !...

BARBEZIEUX, reparaisant.

Marchef !...

URBAIN.

Encore toi !... mille tonnerres !

BARBEZIEUX.

C'est bas moi... c'est la golonèle !

HENRIETTE.

Ah !

URBAIN.

Pardon, mais c'est plus fort que moi, vois-tu, être là, avec toi et ne pas pouvoir !... (A Barbezieux.) J'y vais, là, est-ce fini ?...

HENRIETTE.

Va vite !

URBAIN.

Je reviens en deux secondes ; rentre chez toi !

HENRIETTE.

Oui !

URBAIN.

A tout à l'heure.

HENRIETTE.

A toujours !

Elle rentre.

URBAIN.

Je t'adore !... (A Barbezieux.) Que le diable t'emporte ; tu ne pouvais pas dire que tu ne m'avais pas trouvé... animal !

BARBEZIEUX.

Oui, marchef ! (Urbain sort en courant.) Il n'est bas de ponne humeur, le marchef !...

SCÈNE XII

TÊTE-DE-FER, BARBEZIEUX, HUSSARDS, LARISSOLLE.

TÊTE-DE-FER, entrant par la gauche.

Sacré mille millions de milliasses, va !...

Il va à la table de gauche.

* Urbain, Henriette, Barbezieux.

BARBEZIEUX.

Crestil lui non blus !...

LARISSOLE, arrivant avec des hussards *.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?

TÊTE-DE-FER.

Il y a ! il y a... C'est ce bétat d'Urbain qui a encore fâché le colonel, et le colonel vient de lui retirer les galons de maréchal-des-logis-chef.

TOUS.

Ah !

TÊTE-DE-FER.

Cré coquin de sort, va ! voir dégringoler un ami ! Nom de nom de nom de nom !

LARISSOLE.

Et qui ça qui remplace Urbain ?

TÊTE-DE-FER.

C'est moi !

LARISSOLE.

Toi !... Vrai ! En v'là une de chance !... Et tu vas te plaindre, maintenant...

TÊTE-DE-FER.

Oui, que je vas me plaindre ! à quoi que ça me sert, cet avancement-là, puisque je prends ma retraite dans huit jours.

LARISSOLE.

Ta pension sera plus forte, tiens !...

TÊTE-DE-FER.

Ma pension, ma pension... Qu'est-ce que tu fais ici, toi, d'abord, au lieu d'être au quartier ?

LARISSOLE.

Je...

TÊTE-DE-FER.

T'es de planton. Qu'est-ce que tu viens chercher ?

LARISSOLE.

Je viens rien chercher... Je venais dire à Urbain qu'il y a un vieux qui le demande...

TÊTE-DE-FER.

Un vieux... qui ça ?

LARISSOLE.

Un invalide qui vient de Paris... Ah ! ce pauvre vieux ! il n'a pas l'air d'avoir les jambes plus solides que la tête et elle, n'est pas solide sa tête... elle est toute fêlée...

* Tête-de-Fer, Larissolle, Barbezieux, hussards.

TÊTE-DE-FER.

Qu'est-ce qu'il veut, ce vieux ?

LARISSOLLE.

Il veut... je crois qu'il n'en sait rien lui-même. Il dit comme ça qu'il a oublié quelque chose à Paris, mais il ne se rappelle pas quoi... Ah ! le drôle de vieux !

BARBEZIEUX, ricanant.

Ah ! le trôle de fieux ! le drôle de fieux !...

TÊTE-DE-FER.

V'là que tu te moques des vieux, toi, clampin !... Allons, file, je le recevrai, moi, cet invalide... en attendant Urbain, qu'on l'amène !

LARISSOLLE.

Le v'là ! le v'là !

BARBANÇON, à la cantonnade.

Par ici, l'ancien ! la vieille armée, ça me connaît. Venez ! v'là Tête-de-Fer...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BARBANÇON, MICHAUD*.

MICHAUD, entrant du fond à gauche avec Barbançon.

Tête-de-Fer, qu'est-ce que c'est que ça, Tête-de-Fer ? Il est plus solide que moi, celui-là...

TÊTE-DE-FER.

C'est vous, vieux, qui demandez le petit Urbain ?...

MICHAUD.

Oui que c'est moi... ous qu'il est ce garnement ?

TÊTE-DE-FER.

Il va venir.

MICHAUD.

Bon... ça me donnera peut-être le temps de retrouver la chose...

TÊTE-DE-FER.

La chose ?

MICHAUD.

La chose que j'ai oubliée... voilà deux jours que je me creuse la cervelle pour me rappeler quoi. Ah ! bien oui !... C'est vous qui vous nommez Tête-de-Fer ?... c'est un beau nom ça !

* Petit, Tête-de-Fer, soldats, Barbançon, Michaud, Larissolle, Barbezieux.

TÊTE-DE-FER.

C'est un sobriquet.

MICHAUD.

J'entends, parbleu!... c'est que moi j'en ai un autre, que les anciens m'ont donné à l'hôtel... un tas de vieux qui n'ont plus ni bras, ni jambes, plus rien, qu'oit... moi j'ai de tout ça, alors ils sont jaloux... s'entend qu'ils ont leur tête et que moi j'ai pas toujours la mienne... Ils m'appellent Tête-de-Bois!...

Tout le monde rit.

TÊTE-DE-FER*.

Qu'est-ce que vous dites donc, que vous n'avez pas votre tête?... mais vous blaguez encore pas mal!...

MICHAUD.

J'ai pas ma tête... j'ai pas ma tête... si, j'ai ma tête!... mais faut pas qu'on me secoue, quand on me remue, mon cerveau fait comme une bouteille de bon vin vieux... il devient trouble, trouble que je n'y vois plus goutte... Eh bien! c'est encore bon à quelque chose ça, voyez-vous... ça sert à ne pas penser à ses chagrins... C'est que j'ai fait du chemin, voyez-vous... je ne suis pas toujours distrait comme ça... c'est le chemin de fer... Je veux lui parler, à Urbain, parce qu'il devait épouser ma petite-fille...

TÊTE-DE-FER.

Henriette!

MICHAUD.

Henriette! ouil... vous savez ça, vous?

TÊTE-DE-FER.

Il m'en parle assez!

MICHAUD.

Bon! ça prouve qu'il ne l'oublie pas, le gars! Eh bien, oui; cette pauvre fille dessèche, voyez-vous; c'est honnête, c'est travailleur, ça ne se plaindrait pas... mais quand elle vient m'apporter des petites douceurs à l'hôtel, le dimanche, je vois bien qu'elle a pleuré dans la semaine, et alors, je n'ai fait ni une ni deux; je me suis dit... qu'est-ce donc que je me suis dit?... Ah! mon Dieu! que ça secoue donc, ces chemins de fer!... V'la que je ne sais plus ce que je me suis dit.

TÊTE-DE-FER.

Vous vous êtes dit : je vas partir, moi, je verrai le gars; je lui dirai : mon garçon, il faut demander au colonel la permission de te marier.

* Petit, Tête-de-Fer, Michaud, Barbançon, Larissolle, Barbezieux, bussards.

MICHAUD.

C'est ça ! c'est ça !... v'là ce que je me suis dit...

TÊTE-DE-FER.

Et épouser Henriette.

MICHAUD.

M'y voilà ! . vous êtes un malin, vous !

TÊTE-DE-FER.

Oui, oui ?... pauvre vieux. Et alors vous êtes parti avec Henriette ?

MICHAUD.

Non, tout seul ! j'ai pas pu la prévenir que je filais... sans ça... elle serait venue avec moi... mais elle n'était pas à Paris... elle était à Châlons... chez qui donc... je ne m'en souviens plus. — Dites donc, vous autres, si je m'asseyais, vous permettez, hein !... je suis un peu esquinaté.

BARBANÇON.

Est-ce qu'on se gêne entre soldats ? l'ancien... mille millions d'une pipe !

MICHAUD, galement.

Vous m'avez l'air de bons diables, vous autres... moi aussi, j'étais un bon diable, dans le temps, même qu'on m'appelait le père La Joie... Oh ! il y a longtemps de ça, c'était avant mon malheur...

BARBEZIEUX.

Foulez-vous poire la goutte, bère joser ?

MICHAUD.

C'est pas de refus... vaut mieux la boire que de l'avoir. — A ta santé, conscrit !

Les soldats se versent à boire ainsi qu'à Michaud.

TÊTE-DE-FER.

Vous avez donc eu un malheur, vieux ?

MICHAUD.

Oh ! ne m'en parlez pas... une histoire... mais c'est déjà vieux, comme Marengo, quoi.

BARBANÇON.

Vous étiez à Marengo ?

MICHAUD, s'appuyant sur la table de gauche*.

Comme me voilà ici.

TÊTE-DE-FER.

Bon !... mais votre histoire ?

* Petit, Tête-de-Fer, Michaud, Barbançon, Barbezieux, Larissolle.

MICHAUD.

Eh bien! la v'là! un peu de patience! Il faut donc vous dire que cet endroit-là était occupé par pas mal d'Autrichiens!

Il montre l'endroit par terre avec sa canne. Barbezieux se baisse et regarde.

TÊTE-DE-FER.

Allons, les Autrichiens à présent. Il a une façon de raconter les choses!...

TOUS.

Chut!...

MICHAUD.

Le petit caporal, qui était assez farceur, dit au général Victor : Mon vieux, tu vas me faire la satisfaction de devenir le pédicure de l'ennemi et d'y couper son corps...

TOUS, riant.

Ah! ah!

MICHAUD.

Il était fameux, celui-là, hein?

BARBEZIEUX, étonné.

Ché afre pas gombris.

MICHAUD.

En avant la fusillade!... Pendant que je m'amusais à leur z-y envoyer des munitions de bouche à feu, je reçois d'un cavalier laid... laid comme c'petit-là... (il montre Barbezieux) un grand coup de sabre dans le dos.

BARBANÇON.

Cristi! je m'y vois*!

MICHAUD.

Imbécile!...

BARBANÇON.

Pfait-il?

MICHAUD.

Que je lui crie en autrichien, attendu qu'il ne savait pas le français... Est-ce qu'on frappe jamais dans le dos?... pour vous rendre poitrinaire!... et je vous le descends raide. — Et alors on me dit : Michaud, faut que t'aïlles à l'ambulance, ma vieille, ou tu vas être indisposé... c'était gentil, ça, pas vrai?

* Petit, Tête-de-Fer, Michaud, Barbezieux, Barbançon, Larissolle, hussards au fond, à droite.

BARBANÇON.

D'abord dans l'armée il n'y a que de braves gens...

MICHAUD,

Oui, et puis des autres aussi !

PETIT.

Comment ça ?

MICHAUD.

Le gredin !...

TÊTE-DE-FER.

Qui ça donc ?

MICHAUD.

Lui, ce misérable !... Et j'ai pas pu savoir son nom...
(Barbançon s'assoit à la table de gauche *) en revenant...

PETIT.

Quelle bataille que c'est ça ?...

MICHAUD.

C'est pas une bataille, nigaud. C'est ma fille... moi qui revenais pour la marier...

PETIT.

Ah ! comprends pas.

TÊTE-DE-FER, bas.

C'est égal... faut rien dire, ça le vexerait. (Haut.) Continuez donc, vieux !...

Pendant que Michaud parle, les soldats se remettent à fumer sur leurs chaises.

MICHAUD.

Je la trouve qui pleurait... J'y demande ce qu'elle a, à cette enfant... Elle ne s'attendait pas à me voir, tu comprends.

TÊTE-DE-FER.

Oui... (A part.) Pas trop, mais cela le flatte... Respect à la vieille garde !

MICHAUD.

Vous comprenez ?...

TOUS.

Oui... oui...

BARBEZIEUX.

Che ne gomprens rien di tu !... moi !

MICHAUD.

Enfin, elle m'embrasse... et elle finit par m'avouer... Si je le tenais, le misérable !

* Petit, Tête-de-Fer, Michaud, Barbançon, Barbezieux, Larissolle.

TÊTE-DE-FER, lui tapant sur l'épaule.

Quoi donc qu'elle vous avoue ?

MICHAUD, debout.

Avoue... A vous autres... les voltigeurs ! qu'il nous dit :
En avant ! nous partons !...

LARISSOLLE.

Allons, bon ! v'là encore qui déménage !*

MICHAUD.

Mais les ennemis qui étaient vingt-deux contre un, nous
forçaient à reculer... (Avec force.) Reculer ! nous ! mille ton-
nerres !... J'en ai pleuré !...

TÊTE-DE-FER.

Je crois bien !

MICHAUD.

J'étais devenu portier...

TOUS.

Comment portier ?...

Éclats de rire.

MICHAUD **.

Portier-consigne, s'entend... à Metz... à l'École d'artille-
rie... C'est là qu'elle est morte !

TÊTE-DE-FER.

Qui est morte ?...

MICHAUD.

Ma fille, donc, qui avait été séduite en mon absence.

TÊTE-DE-FER.

Ah !

MICHAUD.

C'est comme ça, que je suis devenu nourrice à soixante-
cinq ans... et d'un beau nourrisson que je dis... Pauvre
petiot !... Elle joignait ses deux petites mains comme pour
me demander le pardon de sa mère.

TÊTE-DE-FER.

Eh ben ! le père, il n'est donc pas revenu ?...

MICHAUD.

Est-ce que ça revient jamais, les séducteurs ?... Ils s'en
moquent pas mal !... Ça va recommencer ailleurs, et v'là
tout !...

TÊTE-DE-FER, à part ***.

Elle l'aimait celui-là !... C'est pas comme Ursule... si elle
m'avait aimé, moi !... (Haut.) Ils ne sont pas tous comme ça,

* Barbançon, Tête-de-Fer, Michaud, Barbezieux, soldats, Larissolle, soldats
au fond.

** Barbançon, Barbezieux, Tête-de-Fer, Michaud, Larissolle, soldats.

*** Tête-de-Fer, Barbezieux, Héloïse, Larissolle, soldats.

père Michaud... moi! qui vous parle... Tenez, je connais en-
tr'autres, un hussard...

MICHAUD.

Un hussard!... Oui, c'était un hussard.. v'là tout ce que
j'ai pu tirer d'elle....

TÊTE-DE-FER.

Un hussard!... Il y a vingt ans!... C'était bien à la même
époque... c'est drôle!... Et elle, comment qu'elle s'appelait?...
(Michaud ne répond pas. — Tête-de-fer lui tapant sur l'épaule.) Hein?

La tête de Michaud remue un peu.

MICHAUD, cherchant.

Elle s'appelait... elle s'appelait... la Bérésina... J'ai failli y
rester...

TÊTE-DE-FER.

Pas moyen d'en tirer un mot!...

BARBANÇON.

Quel félé!

TÊTE-DE-FER.

C'est égal!... c'est drôle... je me sens tout je ne sais com-
ment...

On entend la retraite au loin.

MICHAUD.

Saperlotte!... C'est pas tout ça, mais v'là la retraite, il faut
regagner le lit de camp... Ous qué le dodo?...

BARBANÇON.

Présent le dodo! c'est moi qui vous l'offre, papa, à la seule
condition que vous me permettez de vous appeler mon oncle,
et que vous me tutoierez, là rondement...

MICHAUD.

Ça va tout de même, marche devant!

TOUS.

Bonsoir, papa!

MICHAUD.

Bonsoir, mes petites choucroutes!

Barbançon et Michaud sortent.

SCÈNE XIV

TÊTE-DE-FER!, LES AUTRES HUSSARDS, HÉLOÏSE, puis
URBAIN.

Fanfare militaire.

HÉLOÏSE, entrant par la gauche.

De la retraite, entends-tu la fanfare,
Brav' cavalier

Rentre vite au quartier ;
 Au cabaret, si ta tête s'égare,
 C'est au violon
 Qu' tu r'trouv'ras ta raison.

Reprise en chœur, sur l'air de la fanfare précédente et avec son accompagnement.

HÉLOÏSE.

Amis, amis, écoutez la retraite,
 Dépêchons-nous !
 Et rentrons tous !
 C'est le moment du repos qui s'apprête
 Joyeux troupiers,
 Rentrez dans vos quartiers.

Reprise en chœur sur la faufare.

Les soldats prennent leur sabre et sortent par le fond à gauche ainsi qu'Héloïse, d'autres restent à table avec Larissolle et Barbezleux. Urbain arrivant et frappant sur l'épaulé de Tête-de-Fer tout pensif.

TÊTE-DE-FER. *

Ah ! te v'là, toi...

URBAIN.

Oui, me v'là !...

TÊTE-DE-FER.

Tu as bien travaillé, merci !

URBAIN, gaiement.

De quoi, mes galons... de moins !... je ne m'en moque pas mal. J'ai Henriette de plus.

TÊTE-DE-FER, se levant.

Henriette !

URBAIN.

Eh ! oui, elle est ici !...

TÊTE-DE-FER.

Ici ?... Elle !

URBAIN.

Chez la Chalumé...

Henriette a paru à la fenêtre de la maison de Chalumé à droite.

TÊTE-DE-FER, à lui-même.

Et le vieux qui ne sait pas !

URBAIN.

Eh ! tiens, la v'là à la fenêtre... Regarde !

TÊTE-DE-FER.

Où ça ? (L'apercevant.) Dieu** !

* Tête-de-Fer, Urbain, soldats au fond.

** Urbain, Tête-de-Fer, soldats au fond.

URBAIN.

Quoi ?

TÊTE-DE-FER, à lui-même.

Cette ressemblance ?

URBAIN.

Bonsoir !

TÊTE-DE-FER.

Ou vas-tu ?

URBAIN.

Où je vais ! je vais la voir donc !

TÊTE-DE-FER.

Maintenant ?... ce soir ?

URBAIN.

Dame !

TÊTE-DE-FER, à part, l'arrêtant.

Urbain !... ne fais pas ça !... Demain, tu la verras demain !

URBAIN.

Parce que ?

TÊTE-DE-FER.

Parce que la retraite sonne, et que tu n'as pas la permission de dix heures.

URBAIN.

Je la prendrai,

TÊTE-DE-FER.

Urbain, viens avec moi ; n'entre pas là, je t'en prie !

URBAIN, ne l'écoutant pas.

Bonsoir.

TÊTE-DE-FER.

Urbain, sapristi !...

URBAIN.

Allons, voyons, tu m'ennuies, ôte-toi de là, que je passe.

TÊTE-DE-FER, lui barrant l'entrée de la porte du café.

Non.

URBAIN.

Comment, tu ne veux pas me laisser passer, toi ?...

TÊTE-DE-FER.

Non.

URBAIN.

Pourquoi ?

TÊTE-DE-FER.

Parce que tu dois rentrer au quartier...

URBAIN.

Oh ! ça, c'est mon affaire... (Voulant passer.) Laisse-moi.

TÊTE-DE-FER.

Non.

URBAIN, il lui prend la main.

Prends garde !... j'ai de la colère plein le cœur et plein la tête...

TÊTE-DE-FER.

Ça m'est égal !

Les soldats peu à peu se sont levés et approchés. — Larissolle et Barbezieux aussi*.

URBAIN.

Une fois, deux fois. Veux-tu me laisser passer.

TÊTE-DE-FER.

Non.

URBAIN.

Ecoute, Tête-de-Fer, nous sommes de vieux camarades... Je serais désolé d'avoir une affaire avec toi... mais si tu me pousses à bout...

TÊTE-DE-FER.

Sacrebleu !... Je suis mauvaise tête aussi, moi... je n'ai pas volé mon surnom de Tête-de-Fer. Tu ne passeras pas !...

URBAIN.

Mille tonnerres !... Va-t'-en, Tête-de-Fer, va-t'-en, ou je ne réponds plus de moi !

TÊTE-DE-FER, froidement.

Après !...

URBAIN, en fureur.

Ah !...

Il va pour s'élançer sur lui. — Barbezieux, Petit et les hussards l'arrêtent vivement.

TÊTE-DE-FER**.

Je suis votre maréchal-des-logis-chef... rendez-vous à la salle de police, pour offenses envers votre supérieur !

URBAIN.

Ah ! tu profites de ton nouveau grade !

* Urbain, Barbezieux, soldats, Tête-de-Fer, Larissolle.

** Barbezieux, soldats, Urbain, soldats, Tête-de-Fer, Larissolle.

TÊTE-DE-FER, froidement.

Trois jours de plus !

URBAIN.

Tête-de-Fer, je me vengerai !

LARISSOLLE.

Cristi !... faut que tu aies joliment de la patience, Tête-de-Fer...

TÊTE-DE-FER.

Le brigadier Larissolle, se rendra, aussi à la salle de police pour même délit.

LARISSOLLE.

Sapristi !...

BARBEZIEUX.

Mon supérieur à la salle de police !...

Il se frotte les mains et rit.

TÊTE-DE-FER.

Le hussard Barbezieux lui tiendra compagnie.

BARBEZIEUX.

Ah !...

TÊTE-DE-FER, aux soldats.

Rentrez au Quartier !....

URBAIN.

Tête-de-Fer, nous nous reverrons...

On l'entraîne.

TÊTE-DE-FER.

Quand que tu voudras ! mais elle !... tu ne la verras pas ce soir toujours* !

Reprise en chœur sur la fanfare.

De la retraite, etc., etc.

Défilé de soldats au fond. — Héloïse en tête. — Les trompettes Borée et Bichon en suite. Rideau.

* Barbezieux, Larissolle, Tête-de-Fer, Urbain, soldats.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

La cantine, porte au fond ouvrant sur la principale cour de la caserne;
tables à droite, à gauche et au milieu, comptoir au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLOÏSE, à son comptoir, au fond ; LARISSOLLE, PETIT, les
deux trompettes BICHON et BORÉE, sont assis à une table, fument
et boivent. Un sabre est sur la table du milieu, un jeu de jacquet sur la
table de gauche.

Au lever du rideau, plusieurs soldats sont à boire et à jouer.

CHOEUR DES SOLDATS.

AIR :

Balayons tous la caserne,
Ah ! c'est un métier charmant,
Car rien ne doit être terne,
Mais c'est parfois embêtant.

LARISSOLLE.

Ceinturon, sabre et basane
Sont l' miroir du régiment.
Quand le soir il se pavane
Il faut voir son fournement.

REPRISE. DU CHOEUR.

Balayons tous la caserne,
Ah ! c'est un métier charmant,
Car rien ne doit être terne,
Mais c'est parfois embêtant.

BICHON, tapant sur la table.

Cantine... cantine !...

BORÉE.

Allons, cantine, allons, deux verres de dur et vivement !...

* Borée, Bichon, Larissolle, soldats, Petit, Héloïse au fond.

HÉLOÏSE, descendant à la table de gauche*.

Ah! vous êtes amis maintenant; tenez, mes petits amours.

BORÉE, la lutinant.

C'est-y vrai ça, belle Héloïse?

HÉLOÏSE.

Quoi donc?

BORÉE.

Que nous sommes vos amours.

BICHON, lui prenant la taille,

Oui... c'est-y vrai... hein?

HÉLOÏSE, se dégageant.

Voulez-vous bien vous tenir tranquilles? voyez-vous ces gamins-là!

Elle remonte à son comptoir**.

LARISSOLLE.

C'est pas plus haut que ma botte!

UN HUSSARD.

Ça c'est vrai, pas plus haut...

BORÉE.

Tais ton bec, conscrit...

BICHON.

Et va t'asseoir...

LE HUSSARD, furieux.

Mon bec... blanc bec!... attendez un peu... mon bec...

HÉLOÏSE, descendant et les séparant.

Allons, conscrit, soyez plus raisonnable!

LARISSOLLE.

Assez, Petit, et venez vous asseoir incontinent... Attention, les enfants, l'inspection est pour onze heures, ne flânez pas trop et que tous soient présents et luisants; sans ça, gare, je ne vous dis que ça***!

REPRISE DU CHŒUR.

Batayons tous la caserne,
Ah! c'est un état charmant,
Car rien ne doit être terne,
Mais c'est parfois embêtant.

* Borée, Héloïse, Bichon, Larissolle, Petit, soldats.

** Borée, Bichon, Larissolle, Petit, soldats, Héloïse au fond.

*** Borée, Bichon, Héloïse, Larissolle, Petit, soldats.

LA CANTINIÈRE.

Allons, brigadier, ne faites pas les gros yeux, et laissez vos hommes se remettre un peu, depuis ce matin qu'ils balayent!...

LARISSOLLE.

Le devoir! le devoir, je ne connais que ça, quand on est de corvée.

LA VIVANDIÈRE.

C'est que c'est fatigant, écoutez donc...

LARISSOLLE.

Belle et sensible vivandière, vous savez que vous êtes mon chef de file, par le cœur, s'entend, mais au-dessus de vous, z'il y a la consigne et la cour à nettoyer. Où est Barbezieux?

LA VIVANDIÈRE.

Il est sorti de la salle de police en même temps que vous: il n'y a que M. Urbain qui y soit resté... Quel dommage, un si charmant garçon!...

LARISSOLLE.

Qui ça?... Barbezieux?...

LA VIVANDIÈRE.

Non, M. Urbain.

LARISSOLLE.

Mais où est donc Barbezieux?

PETIT.

Je suppose, brigadier, qu'il va revenir tout à l'heure.

LA VIVANDIÈRE; elle passe au comptoir *.

Je crois qu'on est venu le demander.

LARISSOLLE.

Et qui qui lui a permis de quitter le balai, nom d'une basane, je vais le pincer, mais ça, comme une vraie guitare!...

LA CANTINIÈRE, revenant à la table de gauche **.

Autant de balais... autant d'hommes!... Enfoncé le conscrit!...

LARISSOLLE.

Je vas faire l'appel de la corvée, attention! (Appelant.) Toulet?...

UN HUSSARD, sur un ton.

Présent!

LARISSOLLE.

Vilain?

* Borée, Bichon, Larissolle, Petit, soldats, Héloïse au fond.

** Borée, Bichon, Héloïse, Larissolle, Petit, soldats.

UN HUSSARD, sur un autre ton.

Présent!

LARISSOLLE.

Torchon?

UN HUSSARD.

Présent!

Héloïse remonte au comptoir.

LARISSOLLE.

Allaux?

UN HUSSARD.

Présent!

LARISSOLLE, reprenant.

Toulet, Vilain, Torchon, Allaux!...

TOUS, riant.

Ah! ah!...

LARISSOLLE.

Qu'est-ce que c'est, on est bien hilare!...

PETIT.

Nous rions de l'hasard. (A Torchon.) Torchon, Allaux!...

LA CANTINIÈRE, redescendant à la table de droite.

Ah! le fait est, qu'il y a de quoi!...

LARISSOLLE, avec aplomb.

Ce n'est pas l'hasard... c'est moi. Attention, Barbezieux!...
Barbezieux!

LA CANTINIÈRE.

Ça fait deux appels qu'il manque, il est gentil, le cons-
crit!...

LARISSOLLE.

Barbezieux pour la troisième fois et fin des matières!...

SCÈNE II

LES MÊMES, BARBEZIEUX, pâle et couvert de boue*.

BARBEZIEUX.

Présent! ma prigadier.

LARISSOLLE.

D'où viens-tu?...

BARBEZIEUX, s'essuyant le front.

Ah! j'ai couru, couru... sentre à terre...

* Borée, Bichon, Barbezieux, Héloïse, soldats.

LARISSOLLE.

D'où que tu viens... réponds à ton chef?...

BARBEZIEUX.

Je viens de... de... je vas vous dire... subérieur... en même temps que...

LARISSOLLE.

Barbezieux, vous me faites poser!...

BARBEZIEUX.

C'est une lettrel prigadier! que le cousin Baladour m'apporte de chez nous... qu'il a fallu courir toute la ville pour l'avoir, la fichuc lettre, et encore je ne peux pas la lire...

LES HOSSARDS, riant.

Ah!

BARBEZIEUX.

Eh bien! de quoi, v'la-t-il des manières, parce qu'on n'est pas éduqué comme le prigadier!...

LARISSOLLE, prenant la lettre.

Oh! les bienfaits de l'inducation! quand donc que vous aurez semé vos perles de desur les conscrits... Donne, Barbezieux... je vas te narrer la chose**.

BARBEZIEUX.

Voilà...

LARISSOLLE.

Fichtre!... C'est de l'anglaise... et fine encore... hum!... Est-ce bête d'écrire en anglaisel... quand on peut écrire en ronde... Parce que, vois-tu, il y a l'anglaise, la ronde, la bâtarde, ainsi nommée, parce que c'est l'écriture la plus naturelle...

PETIT.

Naturellement.

LARISSOLLE.

Tu y es!..

BARBEZIEUX.

Certainement, subérieur...

LARISSOLLE.

Alors, je commence... « Landouille près les vaches, » un point.

** Bichon, Borée, Héloïse, Larissolle, Barbezieux, soldats.

BARBEZIEUX, pleurnichant.

C'est mon pays...

HÉLOÏSE, »

Allons, ne vous mettez pas vos deux poings sur les yeux !...

PETIT.

C'est juste, puisqu'il n'y en a qu'un de marqué.

LARISSOLLE.

Silence, Petit ! silence, et vous, Barbezieux, soyez un homme et ne descendez point au rang des veaux... je continue... « Mon cher fils, neveu, cousin et promis... » il paraît que c'est tout le monde qui t'écrit... une lettre omnibus, quoi !... (Relisant.) « Celle-ci est à seule fin de t'apprendre que nous t'écrivons... »

HÉLOÏSE.

Elle a du style, sa famille !...

LARISSOLLE, continuant.

« En même temps pour te dire qu' nous nous portons tous comme il faut qu'on se porte, quand on veut être en bonne santé... »

TOUS.

Oh !

BARBEZIEUX.

Ils se portent bien... j'en suis joliment content.

LARISSOLLE.

« Et toi comment que tu vas ? »

BARBEZIEUX.

Pas mal... merci...

LARISSOLLE.

Silence !... « Nous sommes charmés de savoir que tu t'habitues à la cavalerie et que la selle ne t'incommode plus... »

BARBEZIEUX.

Qu'il n'y a pas bien longtemps encore !...

LARISSOLLE, continuant.

« Quand est-ce que tu vas être nommé colonel ? » Il paraît qu'ils sont pressés à Landouille près les vaches... « Quant à nos pincettes... »

BARBEZIEUX.

Leurs pincettes !

PETIT ET LES HUSSARDS.

Leurs pincettes ! Ah ! ah !...

Ils rient.

LARISSOLLE.

Dam, oui, il y a ça... nos pincettes... probablement qu'ils en fabriquent... Est-ce qu'ils en font ?...

BARBEZIEUX.

Jamais... ils font dans les blés, voilà tout !...

HÉLOÏSE, lisant par-dessus son épaule.

Mais lisez donc mieux, brigadier : « Quant à nos pins, cette année... ils ont encore poussé... »

LARISSOLLE.

« Sacristil drôle d'écriture que c'est anglaise... » Et les pommes sont si abondantes que nous voudrions que ça soye des prunes... nous t'envoyons... » Qu'est-ce qu'ils t'envoient ?...

HÉLOÏSE.

C'est par là qu'ils auraient dû commencer...

BARBEZIEUX.

Qu'est-ce qu'ils m'envoient ?

LARISSOLLE.

« Nous t'en voyons bien content pour nous. » Si c'est là tout ce qu'ils t'envoient... le cadeau ne doit point leur coûter cher... « Ta promise sème des melons avec le grand Nichon. »

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

BARBEZIEUX.

Ils s'aiment !...

LARISSOLLE.

Tous deux !...

BARBEZIEUX.

Quelle tripotée, à mon retour !...

LARISSOLLE, continuant.

Il sera bien temps...

BARBEZIEUX.

Comment, ils s'aiment...

HÉLOÏSE.

Eh bien ! Ils sèment des melons, y êtes-vous ?...

* Borée, Héloïse, Larissolle, Barbezieux, soldats.

PETIT.

Oui, qui y est !...

LARISSOLLE, continuant.

« Il faut que je t'apprenne que j'ai été piqué par une guêpe que j'avais tuée trois jours avant.

Tout le monde rit avec éclat.

BICHON.

Elle est forte celle-là...

LARISSOLLE.

Tu comprends ?...

BARBEZIEUX.

Oui !...

LARISSOLLE.

Oui !... dites donc, il comprend !... Après ça... c'est de ta famille... mais moi j'en ai assez... (Reudant la lettre.) Tiens !... au diable !

BARBEZIEUX.

Que je ne bourrai donc pas savoir...

HÉLOÏSE, prenant la lettre*.

Allons, donnez-moi ça... Voyons... ou en étiez-vous, brigadier ?... (Lisant.) « Écris-nous... et fais-nous savoir de tes nouvelles ? — Si tu trouves en même temps un paletot bon marché pour ton père, tu peux lui envoyer, je tâcherai qu'il le mette dimanche... » C'est gentil ça !

BARBEZIEUX.

Merci !...

BICHON.

Oui, c'est très-gentil !...

HÉLOÏSE, continuant.

« Je t'embrasse... ton père... Kristalier, Jean-Marie Stanislas... tourne la page... »

BARBEZIEUX.

Turne, turne la bage.

LARISSOLLE.

Ça ne sait seulement pas lire...

HÉLOÏSE.

Ah ! tourne la page !... (continuant à lire.) « Auguste, Charles, Paul, Moulin, je t'embrasse, ta tante, veuve Mouchette. »

BARBEZIEUX.

Ah ! la Mouchette !

* Borée, soldats, Héloïse, Barbezieux, Larissolle, Bichon, soldats.

HÉLOÏSE, continuant.

• Je t'embrasse... ta promise Véronique qui t'aime pour la vie et qui t'attend avec Nichon son père, garde-chasse. Nous t'embrassons tous. »

Tout le monde embrasse sa main *.

AIR :

HÉLOÏSE.

Eh ben, conscrit, que penses-tu d' ta famille ?

BARBEZIEUX.

J' dis, entre nous, qu' ça me rend bien heureux !

Ils m'ont écrit une lettre gentille...

J'en ai ma foi des larmes plein les yeux.

HÉLOÏSE.

Tiens, la voilà !

LARISSOLLE.

Maintenant sans reproche

Qu'en vas-tu faire ?

BARBEZIEUX.

J' tiens à la conserver...

Et je la remets au fin fond de ma poche...

LARISSOLLE.

On ne sait pas ce qui peut arriver !...

SCÈNE III

LES MÊMES, BARBANÇON **.

BARBANÇON.

Peut-on nentrer, jeune troupier ?

LARISSOLLE.

Oh ! ce cuir ! je vas y répondre un fameux !... On peut t'entrer.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

BARBANÇON, s'avancant.

Que je ne vous dérange pas, mille carabines !...

BARBEZIEUX.

Au contraire... Il est bon le marchand de fil.

* Larissolle, Héloïse, Barbezieux, soldats, Borée et Bichon au fond.

** Petit, Borée, Bichon, Larissolle, Barbançon, Barbezieux, soldats.

BARBANÇON.

Mais continuez donc, je vous en prie, vous étiez en train de rigoler un peu, rigolons...

Signe affirmatif de Larissolle.

LARISSOLLE, bas à Petit.

Faut le faire poser.

BARBANÇON, prenant le sabre sur la table du milieu.
La belle arme !...

LARISSOLLE.

Touchez pas ma langue de bœuf !...

BARBANÇON.

Sa langue de bœuf ! cet idiome m'enchanté !

Il s'est met le sabre au côté.

LARISSOLLE, faisant signe aux autres.

Et autrement, qu'est-ce que vous disiez de Flaupin ?

BARBANÇON, étonné.

Flaupin ! moi ?... je n'ai pas parlé de Flaupin...

LARISSOLLE.

C'est drôle, j'avais cru... vous ne connaissez pas Flaupin, vous ?...

BARBANÇON.

Non, mais qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé à ce pauvre Flaupin ?

LARISSOLLE.

Je vais vous raconter la chose... Mais pour savoir l'histoire de Flaupin, tirlifaut... tirlifaut...

BARBANÇON.

Tirlifaut quoi, brigadier ?...

LARISSOLLE.

Tirlifaut... voyons, auriez-vous par hasard sur vous ?...

BARBANÇON.

Quoi ?

LARISSOLLE.

Dans vos poches...

BARBANÇON.

Mais quoi ?... mon mouchoir ?...

LARISSOLLE.

Non !...

BARBANÇON.

Ma blague ?

LARISSOLLE.

Ça, nous n'en manquons pas...

BARBANÇON.

Ma bourse donc ?

LARISSOLLE.

Vous brûlez !...

BARBANÇON, riant.

C'est très-ingénieux, ma bourse ?...

LARISSOLLE.

Vous y êtes... gardez-la pour payer la consommation !

Barbançon monte sur la table, et tous dansent en rond autour de lui.

TOUS, chanté.

« Père Barbançon,

» Çon, çon,

» Payez-vous l'eau-de-vie,

» Oui, oui.

BARBANÇON.

» Oui, oui !

TOUS.

» Aux sous-officiers de la garnison. (bis).

BARBANÇON, il descend de la table.

Ah ! c'est pour ça... farçeur !... mille millions d'obus, j'en suis. Consommons toujours, consommons à mort !

LARISSOLLE.

Vous payez, alors ?

BARBANÇON.

Si je paie !...

LARISSOLLE.

Voilà parlé.

BARBANÇON.

Toute la mercerie y passera !...

LARISSOLLE.

Et pour reconnaître la politesse... Héloïse, notre jolie cantinière, va chanter au bourgeois la ronde du premier hussards. Attention, Barbançon, et de l'ensemble au refrain, les conscrits de corvée.

RONDE.

HÉLOÏSE.

AIR :

Le hussard est un luron,
Orné d'une sabretache ;

Borée, Bichon, Barbezieux, Héloïse, Barbançon, Larissolle, soldats.

LA VIE DE GARNISON

Qu'est l' carquois de c' Cupidon
 Auquel le beau sex' s'attache ;
 Le hussard est un luron
 Qui, seul, ou dans l'escadron,
 Accroche à sa moustache,
 L' fripon,
 Tous les cœurs à jupon !
 Bon !

I

L' dragon est lourd,
 Sourd
 A l'amour !
 A cheval il se guinde ;
 Mais le hussard
 F'rait l' grand écart
 Lui, sur son poulet d'Inde.
 Vif conim' le vent
 Il va d' l'avant
 A l' suivr' qui se hasarde ?
 Chez le hussard, le régiment,
 Le régiment et l' sentiment
 Tout marche à la hussarde !
 Holà !
 Voilà !
 Le hussard est un luron, etc.

II

Charlet l'a peint,
 C' lapin,
 C' malin,
 Chassant coq et poulette.
 Raffet
 L'a fait
 C' soldat parfait
 Dans un jour de conquête.
 Mais pour juger .
 C' troupier léger
 Sous son jour des plus dignes,
 Pour le voir beau, faut l'voir enfin
 Chanson aux lèvres, verre en main,
 Quand il est dans les vignes...
 Holà !
 Voilà !
 Le hussard est un luron, etc.

Après la ronde, Barbançon accroche son sabre sur le poteau du milieu au fond. — Pendant la ronde, un soldat a porté le jeu de jacquet sur la table du milieu. — Héloïse descend à son comptoir et sort.

SCÈNE IV

BARBEZIEUX, TÊTE-DE-FER, BARBANÇON,
LARISSOLLE, SOLDATS *.

TÊTE-DE-FER.

Allons ! en voilà du train, tas de feignants !...

BARBEZIEUX.

Nom d'un nom, il a une façon de nous régaler de ses galons...

TÊTE-DE-FER.

Trompette ! sonnez aux consignés ! Qu'on m'empoigne les balais, et qu'on me nettoie la cour.

LARISSOLLE, bas.

Elle est plus propre que nous, la cour !

TÊTE-DE-FER.

De quoi ! quelqu'un qui réclame ?...

On entend dehors le trompette, tous les soldats s'arment de balais.

BARBEZIEUX, bas.

C'est la huitième fois d'à ce matin.

Ils sortent en grommelant, un balai est resté au fond à gauche **.

BARBANÇON.

Marchef, je venais...

TÊTE-DE-FER.

Balayez aussi, vous ?...

BARBANÇON.

Eh ! maréchall pardon... je suis un ami, moi !... Je venais vous demander si vous ne vouliez pas faire sortir Urbain ?...

TÊTE-DE-FER, accoudé sur une table.

C'est bon, en voilà assez !...

BARBANÇON.

Plait-il ?

TÊTE-DE-FER.

Allez dans la cour avec les autres !

BARBANÇON, ravi.

Balayer ! mais volontiers ; il me prend pour un de ses hommes... (s'armant d'un balai.) On y va ! maréchal, on y va !... Du moment que c'est comme militaire, c'est un vrai plaisir !...

Il sort par le fond en balayant et en fredonnant.

« Ah ! quel plaisir d'être soldat ! »

* Tête-de-Fer, Barbezieux, Larissolle, Barbançon, soldats.

** Tête-de-Fer, Barbançon.

SCÈNE V

TÊTE-DE-FER, seul.

Cette ressemblance !... j'ai vu cette figure-là toute la nuit devant moi, mais ce n'était plus Henriette, c'était l'autre... Ursule, Ursule, qui me regardait d'un air si doux... si triste ! mille noms de noms, si c'était comme ça toutes les nuits, à présent ! Je n'ai pas osé ce matin demander à l'enfant comment s'appelaient sa mère ; et pourtant cette question-là me brûlait les lèvres, et puis quand elle s'est mise à me parler, c'était bien autre chose... C'était si bien la voix d'Ursule, que ça m'en a fait froid, et puis ma tête tournait... et puis je ne savais plus où j'en étais ; il faudra pourtant bien que je sorte de cet état-là !... et que je sache...

HENRIETTE, passant la tête timidement par la porte du fond, à droite.

Monsieur Tête-de-Fer !

SCÈNE VI

TÊTE-DE-FER, HENRIETTE *.

TÊTE-DE-FER.

Elle !

HENRIETTE.

Je sors de chez le colonel avec mon grand-père... car mon grand-père est ici...

TÊTE-DE-FER.

Je le sais bien, je l'ai vu !...

HENRIETTE.

Il a été bien étonné... d'abord en m'y trouvant... mais sa tête est si faible qu'il a fini par croire que nous étions arrivés ensemble.

TÊTE-DE-FER.

Hé bien, et le colonel ?

HENRIETTE.

Hélas, monsieur Tête-de-Fer, il a dit non !...

TÊTE-DE-FER.

Le colonel a refusé de consentir au mariage ?

HENRIETTE, assise et pleurant.

Oui... refusé...

* Tête-de-Fer, Henriette.

TÊTE-DE-FER.

Et la voilà qui pleure !... mille millions ! Mais qu'est-ce qu'il vous a dit, le colonel ?

HENRIETTE.

Ah ! est-ce qu'on sait ?... Des raisons qui m'ont fait de la peine !

TÊTE-DE-FER.

Il vous a fait de la peine, mademoiselle !

HENRIETTE...

Il disait qu'Urbain était un mauvais sujet.

TÊTE-DE-FER, voulant la consoler.

Sapristi... je... voulez-vous prendre quelque chose, mam'zelle ?

HENRIETTE.

Nous avons dit que ça ne faisait rien, que je connaissais Urbain... Il a répondu que c'était pour mon bien... et quand j'ai vu qu'il ne voulait pas absolument, j'ai pris grand-père par la main et nous sommes revenus, la mort dans le cœur, en pleurant.

TÊTE-DE-FER.

Nom d'un petit bonhomme... Voulez vous prendre quelque chose ?

HENRIETTE.

Qu'est-ce que nous allons faire à présent ? Urbain qui ne sait pas encore...

TÊTE-DE-FER.

Voyons, il ne faut pas se désespérer... Ça peut peut-être s'arranger... Il y a d'autres moyens.

HENRIETTE.

Lequel ?

TÊTE-DE-FER.

Où est votre grand-père ?

HENRIETTE.

Il est allé trouver le lieutenant-colonel, qui a de l'influence sur le colonel ; mais c'est fini, allez, c'est désespéré.

TÊTE-DE-FER.

Peut-être pas, j'ai aussi une idée, moi. J'irai trouver le colonel et si je pouvais lui dire...

HENRIETTE.

Quoi donc ?

TÊTE-DE-FER.

Rien, mademoiselle, rien. Oh ! cette figure, cette voix !... ça me bourdonne là... j'étouffe...

HENRIETTE, lui tendant la main.

Au revoir, monsieur Léonard, je vais retrouver grand-père...

Elle sort à droite.

TÊTE-DE-FER.

Au revoir, mademoiselle... je... Rien !... je ne saurai rien ! Urbain !

SCÈNE VII

TÊTE-DE-FER, URBAIN *, venant du côté opposé à celui par lequel est sortie Henriette.

URBAIN, très-animé.

Ah ! te voilà, toi !

TÊTE-DE-FER.

Oui, me voilà...

URBAIN.

Je sors de la salle de police, merci.

TÊTE-DE-FER.

Il n'y a pas de quoi.

URBAIN.

Il y a de quoi nous retrouver ?...

TÊTE DE FER.

Quand tu voudras, je suis ton homme !

URBAIN.

Oh ! je sais bien, tu triomphes-aujourd'hui, mais dans huit jours, tu ne seras plus qu'un bourgeois comme les autres... et ce jour-là...

TÊTE-DE-FER.

Ce jour-là, tu pourrais bien manquer à l'appel du soir !

URBAIN.

On verra !... en attendant !...

TÊTE-DE-FER.

En attendant, ne donne pas raison au colonel qui dit que tu as une mauvaise tête, et ne me fais pas ajouter que tu es un mauvais cœur.

URBAIN.

Moi ?

TÊTE-DE-FER.

Oui, un mauvais cœur et un ingrat. Voilà ce qu'il aurait dû dire, le colonel, en refusant de consentir à ton mariage.

* Tête-de-Fer, Urbain.

URBAIN.

Il a refusé ? .

TÊTE-DE-FER.

Tout à l'heure.

URBAIN.

A qui ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MICHAUD .

MICHAUD, entrant.

A moi, mon pauvre garçon !

URBAIN.

Ah ! quand on a du malheur !

MICHAUD.

Et quant à l'autre, que je viens de chercher !... qui donc encore ?

TÊTE-DE-FER.

Le lieutenant-colonel, peut-être ?

MICHAUD, allant s'asseoir.

Oui, le lieutenant-colonel ! ah bien ! il n'est pas chez lui, celui-là... il faut l'attendre, et on doit venir me prévenir, il n'y a plus qu'à tuer le temps ! Où est la petiotte ?

TÊTE-DE-FER.

Ici.

URBAIN.

Comment ici ?

MICHAUD.

Laissez-la, cette enfant, j'aime mieux la revoir avec une bonne nouvelle, et tant qu'il y a encore un peu d'espoir.

URBAIN.

Ah ! quel espoir nous reste-t-il !... Il se moque pas mal de moi, le lieutenant-colonel !... (Avec colère.) Mais qu'est-ce qu'il a pu répondre, quoi, ce colonel ?... qu'est-ce qu'il a à mettre en avant pour refuser de nous marier ?

MICHAUD.

Ah ! tout plein de raisons !

URBAIN.

Quoi ?

* Tête-de-Fer, Michaud, Urbain.

MICHAUD.

Eh ! pas si vite !... ma pauvre tête ! Et puis tous ces corridors, que je viens de passer !... je ne sais plus où j'en suis...

TÊTE-DE-FER, descendant au comptoir et y prenant un carafon.

Tenez, papa, la petite goutte.

MICHAUD, s'asseyant à gauche de la table de gauche *.

Merci !... De toi, d'abord !... il ne fait pas ton éloge... C'est ci... c'est ça !... j'ai oublié... mais il y a quelque chose que je me rappelle !... ça m'a assez vexé.

URBAIN.

C'est...

MICHAUD.

C'est, mille noms d'un tonnerre !... Est-ce qu'il ne m'a pas demandé si la petite était ta maîtresse !

URBAIN.

A cause ?

MICHAUD.

A cause qu'il m'a dit que si les choses en étaient là !... alors, oui, peut-être, pour réparer le mal.

URBAIN.

Et vous lui avez répondu ?...

MICHAUD.

Je lui ai répondu... je lui ai répondu : Crédié, mon colonel si c'était un autre que vous, qui demandiez cela... Si Henriette est une honnête fille !... Alors, il m'a pris la main en me disant : je n'en doute pas, l'ancien, c'est une brave fille comme vous êtes un brave homme, et c'est pour cela qu'elle peut attendre qu'Urbain gagne l'épaulette... et nous verrons... et puis, bonsoir, je ne me souviens plus !

Il se rassied, épuisé, à la table du milieu, la tête sur le jacquet.

URBAIN.

Ainsi, parce que Henriette est une honnête fille...

TÊTE-DE-FER.

En es-tu fâché ?

URBAIN.

Ah ! tu ne le penses pas... mais où donc est-elle ?

TÊTE-DE-FER.

Elle te cherche !

* Michaud, Tête-de-Fer, Urbain.

URBAIN.

Oh ! je veux la voir !

Il sort par la droite.

TÊTE-DE-FER.

Oui, va, va...

SCÈNE IX

MICHAUD, TÊTE-DE-FER, à la table du milieu*.

TÊTE-DE-FER, à part.

Allons ! il n'y a que moi pour les tirer de là. Si je pouvais savoir du vieux le nom de sa fille. (S'asseyant à la table. A Michaud, assoupi.) Eh bien ! vieux ?...

MICHAUD, relevant la tête.

Hein ! qu'est-ce que nous faisons ? nous jouions donc ?

TÊTE-DE-FER.

Tout de même !... (A part.) C'est un moyen peut-être...

MICHAUD, maniant les dés.

Es-tu fort à ce jeu-là, conscrit ?

TÊTE-DE-FER, fièrement.

J'ai fait la partie de Birbé, l'ancien.

MICHAUD.

Birbé ?

TÊTE-DE-FER.

Un peu !

MICHAUD.

Connais pas !

TÊTE-DE-FER, à part.

Ni moi. (Haut.) Pas possible !

MICHAUD, cherchant.

Birbé !

TÊTE-DE-FER.

Oui.

MICHAUD.

Birbé !... Tu veux dire Pecqueux.

TÊTE-DE-FER.

Non, Birbé !

MICHAUD.

Birbé !... C'est pas un nom, ça... parlez-moi de Pecqueux, voilà un homme !... J'ai fait sa partie à Pecqueux, et ton Birbé, à côté, n'est que de la Saint-Jean.

* Michaud, Tête-de-fer.

Faudrait voir !

TÊTE-DE-FER.

MICHAUD.

Ça ne serait pas long !

TÊTE-DE-FER.

Je gagerais bien encore...

MICHAUD.

Quoi que tu gagerais ?

TÊTE-DE-FER.

Une gibelotte !

MICHAUD.

Une gibelotte !... tenu !...

Il s'assied.

TÊTE-DE-FER, lui frappant dans la main.

Ça va. (A part.) Il y est.

MICHAUD.

A qui ?...

Ils tirent les dés.

TÊTE-DE-FER.

A moi.

MICHAUD.

Tu es enfoncé, conscrit.

TÊTE-DE-FER.

Faut voir la fin.

MICHAUD.

C'est vu, tiens...

Il joue et nomme deux dés.

TÊTE-DE-FER.

Dites donc, l'ancien ?

MICHAUD.

Ah ! On ne parle pas d'abord !

TÊTE-DE-FER.

Suffit... Si ça vous trouble de causer en jouant.

MICHAUD.

Si ça me trouble ! Tu crois qu'ça me trouble.. Tu vas voir.
(Il joue.) Qué que tu veux que je te raconte, conscrit ?

TÊTE-DE-FER.

Moi, rien... je voulais dire : Elle est jolie tout de même...

MICHAUD.

Qui ça ?... Birbé !

TÊTE-DE-FER.

Mademoiselle Henriette, votre fille:

MICHAUD.

Le gredin !

TÊTE-DE-FER.

Qui ça ?

MICHAUD.

L'autre.

TÊTE-DE-FER.

Son père ?

MICHAUD.

Eh ! oui !

TÊTE-DE-FER.

Vous lui en voulez donc toujours ?

MICHAUD.

Si je... Qu'il me tombe seulement sous la main... une canaille qu'a tué mon enfant !

TÊTE-DE-FER, se levant.

Michaud !

MICHAUD.

Qué que t'as ?

TÊTE-DE-FER.

Rien. (Jouant.) Deux et quatre...

Il se rassied.

MICHAUD.

Birbé !... Mais j'en mangerais deux comme toi.

TÊTE-DE-FER.

Mais comment que vous ne l'avez pas retrouvé ?

MICHAUD.

L'autre, je ne sais pas son nom, je te dis !

TÊTE-DE-FER.

Elle ne vous l'a pas dit ?

MICHAUD.

Elle n'a pas voulu.

TÊTE-DE-FER.

Cré nom !...

MICHAUD.

Qué que t'as ?

TÊTE-DE-FER.

J'ai... double as...

MICHAUD, riant.

Être battu par un Birbé !... mais j'avalerais plutôt les dés, le cornet et toute la boutique ! A moi ! Tu comprends que je n'étais pas encore à l'hôtel ! j'étais à Metz. Je reçois un petit papier de rien du tout.

TÊTE-DE-FER.

Où est-ce qu'elle demeurerait ?

MICHAUD.

A toi à jouer... rue Copeau.

TÊTE-DE-FER, se levant vivement.

Dix !

MICHAUD, levant la tête.

D'où que tu sais ?

TÊTE-DE-FER, se rasseyant.

Six et quatre font-ils pas dix !

MICHAUD.

Comme ça se trouve ! En voilà une drôle !... C'est que c'était son numéro tout de même... Je demande Ursule...

TÊTE-DE-FER, se levant.

Ursule ! c'est elle !... Malheureux que je suis ! Pendant vingt ans, je l'ai maudite. Mais comment réparer ?... Ah ! courons chez le colonel.

Il sort par le fond à gauche.

MICHAUD, appelant.

Conscrit... tête de... tête en... en quoi est-elle la tête à celui-là, je ne me rappelle pas ! (Conrant après Tête-de-Fer.) Là gibelotte... t'as perdu, c'est toi qui paies. Eh bien ! parti... c'est pas du jeu, oùs qu'il est passé ?... Eh ! conscrit !... tête d'âne... conscrit ! ma gibelotte !

Il sort derrière lui. Héloïse entre par la droite.

SCÈNE X

HÉLOÏSE, BARBEZIEUX, puis URBAIN. Héloïse est à son comptoir en train de ranger. Entre Barbezieux avec son balai sur l'épaule sans la voir *.

BARBEZIEUX.

Oh ! quelle humiliation humiliante !

HÉLOÏSE.

A qui en avez-vous donc, con-crit ?

BARBEZIEUX.

J'en ai, j'en ai au gros gris, vous savez bien le cheval du major. Oh ! ben, là frai, écoutez, la cantine, il n'est pas raisonnable, cet animal-là. (Faisant le geste de pousser avec son balai.) On voit bien que c'est le cheval d'un subérieur. A beine a-t-il fini qu'il regommence, il faut toujours être terrière lui. Non, y en a, y en a bositivement des animaux qui ne sont pas raisonnables. Ouf ! j'en beux blus ! (Allant s'asseoir.) Dites donc, jolie cantine !

* Barbezieux, Héloïse.

HÉLOÏSE.

Quoi, conscrit ?

BARBEZIEUX.

Tonnez-moi donc un ferre de tord-poyaux pour me remettre ?

Il va au comptoir.

HÉLOÏSE.

Volontiers !

URBAIN, entrant vivement.

Impossible de rencontrer Henriette.

Il s'assied à la table de gauche *.

BARBEZIEUX.

A la votre, charmante gantine !

Il essaie de lui prendre la taille.

HÉLOÏSE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend à vous ?

BARBEZIEUX.

Oh ! c'est que foyez-fous, gantine, quand on a palayé comme ça toute une madinée.

Il veut recommencer.

HÉLOÏSE, lui donnant un soufflet.

Altrape !

Elle sort à droite **.

BARBEZIEUX, portant la main à sa joue.

Brisquet !... Quelle poigne !

URBAIN.

Il faut pourtant que je la voie... Barbezieux !

BARBEZIEUX, portant alternativement sa main du front pour saluer à la -
joue pour la frotter.

Ma subérieur !

URBAIN.

Rends-moi un service ; tu connais cette jeune fille, arrivée hier, la petite-fille de l'ancien ?

BARBEZIEUX.

Oui, ma subérieur !

URBAIN.

Elle me cherche... je n'ai pu la rencontrer, dis au portier-consigne de la prier de venir ici.

BARBEZIEUX.

Oui, ma subérieur !... Certainement ma subérieur !

-Il sort par la gauche au fond.

* Urbain, Barbezieux, Héloïse.

** Urbain, Barbezieux.

SCÈNE XI

URBAIN, seul.

Pauvre Henriette !... pourquoi l'ai-je fait venir ?... puisque le colonel refuse... Encore trois ans... oh ! je n'attendrai pas jusque-là, c'est sûr, je ferai un coup de tête ! (Courant à Henriette qui entre.) Henriette !

SCÈNE XII

URBAIN, HENRIETTE,* puis MICHAUD, puis TÊTE-DE-FER.

HENRIETTE.

Urbain, mon ami !

URBAIN.

Ah ! te voilà enfin !... où est ton père ?

HENRIETTE.

Je ne sais, il était là, tout à l'heure, il devait retourner chez le lieutenant-colonel, pauvre cher grand-père ! Comme il est bon ! Comme il m'aime !

URBAIN.

Ainsi le colonel a refusé ?

HENRIETTE.

Oui.

URBAIN.

Plus d'espoir, alors.

HENRIETTE.

Hélas !

URBAIN.

Écoute, Henriette, je ne pourrais plus te quitter maintenant que je t'ai revue ; nous sommes fiancés dès l'enfance, nous nous sommes toujours aimés, rien ne peut plus, rien ne doit plus nous séparer.

HENRIETTE.

Y penses-tu, Urbain ?

URBAIN.

Tu vas partir ce soir, et demain je t'aurai rejointe.

HENRIETTE.

Mais, c'est impossible !

URBAIN.

Henriette, je t'en prie, je t'en conjure.

HENRIETTE.

Mais tu es fou, malheureux, tu vas donc te perdre ?...

* Urbain, Henriette.

URBAIN.

Eh bien ! oui, je suis fou, mais je ne puis plus vivre ainsi sans toi, et s'il faut que tu partes demain... que je te perde encore... Oh ! je ne sais pas ce que je ferai.

HENRIETTE.

Mon Dieu !

URBAIN.

Je déserterais !... je me ferai casser la tête... je n'attendrai pas trois ans, je me tuerai plutôt !

HENRIETTE.

Urbain ! Tu ne feras pas cela.

URBAIN.

Si, je le ferai, je te jure, j'y suis décidé.

HENRIETTE, voulant sortir.

C'est bien !

URBAIN, étonné,

Où vas-tu ?

HENRIETTE.

Chez le colonel !

URBAIN.

Pourquoi ?

HENRIETTE.

Laisse-moi.

URBAIN.

Non, je veux savoir.

HENRIETTE.

Eh ! bien, ce matin, le colonel a dit qu'il consentirait à notre mariage.

URBAIN.

Si... c'était une réparation !

HENRIETTE.

Ah ! tu sais ?...

URBAIN.

Oui, je le sais... Pourquoi donc revoir cet homme ?

HENRIETTE.

Pour te sauver, Urbain !

URBAIN.

Comment ?

HENRIETTE.

Je lui dirai... je lui dirai, qu'il faut qu'on nous marie... que je n'ai pas su me défendre contre ton amour.

URBAIN.

Toi !... tu diras cela ?

HENRIETTE.

Oui, je lui dirai !...

URBAIN.

Mais c'est un mensonge infâme !

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ça fait, si je te sauve.

URBAIN.

A ce prix !... déshonorer ma femme en laissant croire qu'elle est ma maîtresse, jamais !

HENRIETTE.

Urbain, mon Urbain !

URBAIN.

Jamais, te dis-je ! Tu as pu croire que je consentirais jamais à cela... Allons donc ! mais ce serait une infamie... mais, tu ne m'estimeras plus. Tu ne m'aimeras plus !... On ne déserte pas son honneur.

HENRIETTE.

Tu voulais bien désertier ton drapeau, toi ?

URBAIN.

Tu as raison, oui, c'était une lâcheté. Eh bien ! je me tuerai, voilà tout !

HENRIETTE *.

Te tuer !... mais tu me rends folle ! mais je t'aime, mon Urbain, et je ne veux pas que tu meures... non, mon parti est pris. J'irai me jeter aux genoux du colonel, je lui dirai... Eh bien, je lui dirai que je suis ta maîtresse.

URBAIN.

Henriette !

MICHAUD, entrant par le fond.

Sa maîtresse ! malheureuse !

HENRIETTE **.

Mon père !..

MICHAUD, d'une voix entrecoupée, qui s'anime par degrés.

Malheureuse !... C'est donc vrai !...

HENRIETTE.

Oh ! non !...

MICHAUD.

Non ! quand tu viens là d'avouer...

* Henriette, Urbain.

** Henriette, Michaud, Urbain.

HENRIETTE.

Laissez-moi vous dire!...

MICHAUD.

Arrière!

HENRIETTE.

Mon père!

MICHAUD, avec éclat.

Moi, ton père! (il la secoue.) moi?... C'était bon ça, quand je te croyais une honnête fille; mais aujourd'hui, je te défends de m'appeler ton père, entends-tu?...

URBAIN.

Michaud?

MICHAUD.

Je ne suis pas ton père, moi. Ton père, c'est celui qui a tué mon enfant, va le chercher, je ne te connais plus.

Il la pousse violemment. Tête-de-fer*, qui est entré depuis un moment s'élançe et reçoit sa fille dans ses bras.

TÊTE-DE-FER, d'une voix terrible.

Michaud!

MICHAUD, au comble de l'exaspération.

Ah! c'est toi, tu arrives bien... écoute, tu vas être mon témoin... (Se retournant vers Urbain.) Tu vois bien c't homme là... Eh bien, c'est un lâche!

URBAIN.

Michaud!...

MICHAUD.

Pis que cela, c'est un voleur! (A Tête-de-Fer, s'attendrissant.) Car j'avais qu'elle, vois-tu... (Se tournant vers Urbain.) Mais faut pas croire que ça va se passer comme ça, toi, faut pas croire!... Je suis encore bon là, entends-tu!... et... (il a été et venu pendant ces dernières paroles, il aperçoit à ce moment le sabre que Barbançon a laissé près du poteau du fond et s'élançe dessus.) Et tiens, j'ai pas pu rejoindre l'autre, c'est vrai, mais toi tu vas payer pour deux...

HENRIETTE, se dégageant des bras de Tête-de-Fer, se jette avec un cri dans les bras d'Urbain**.

Urbain!

Au moment où Michaud s'est emparé du sabre, Tête-de-Fer s'élançe sur lui et l'arrête, le sabre tombe des mains de Michaud qui s'évanouit, Tête-de-Fer le soutient et l'assied à la table. Silence, musique. Il revient à lui peu à peu et se trouve assis à la table de jeu. Il regarde la table, les dés, tout le monde avec étonnement.

* Henriette, Tête-de-Fer, Michaud, Urbain.

** Tête-de-Fer, Michaud, Urbain, Henriette.

MICHAUD, comme précédemment.

Birbé!

HENRIETTE.

Que dit-il?

TÊTE-DE-FER.

Quelle idée! (Haut.) Oui, Birbé *!

MICHAUD.

Pecqueux! à la bonne heure!

Il arrange les dés, Tête-de-Fer lui a placé le cornet et les dés entre les mains. L'invalidé se trouve à la même place qu'occupait Tête-de-Fer.

TÊTE-DE-FER.

C'est bon! deux, quatre.

MICHAUD.

T'as beau faire!

TÊTE-DE-FER.

Nous verrons bien!

Henriette est venue doucement se mettre à genoux près de son grand-père.

MICHAUD.

Un moment... où donc est mon mouchoir? (Apercevant sa fille.) Tiens, c'est toi, fille? qu'est-ce que tu fais là?

Il l'embrasse.

HENRIETTE.

N'est-ce pas ma place habituelle?

TÊTE-DE-FER.

Jouez donc, vieux!

MICHAUD, à sa fille.

Va-t-il être nettoyé le conscrit. (Jonant.) Voilà! Fumé! nettoyé, enfoncé! je t'avais prévenu, t'as pas voulu me croire. Birbé, c'est pas un nom!... (Tandis qu'il parle tout en caressant sa fille, Tête-de-Fer faisant signe à Urbain, bas.) Il a tout oublié...

TÊTE-DE-FER, rapidement à mi-voix, allant à Urbain.

Tu m'as donc menti, tout à l'heure?... cette jeune fille **...

URBAIN.

Ne le crois pas!!!... elle voulait me sacrifier son honneur.

TÊTE-DE-FER.

Oh! je comprends! brave fille, va! C'est tout sa pauvre mère... Oh! comme je l'embrasserais!... (À Urbain toujours à mi-voix.) Et maintenant, si tu étais libre demain, l'épouserais-tu?

URBAIN.

Ah! c'est mon vœu le plus cher.

* Urbain, Henriette, Michaud, Tête-de-Fer.

** Henriette, Michaud, Tête-de-Fer, Urbain.

• SCÈNE XIII

LES MÊMES, BARBANÇON, BARBEZIEUX, LARISSOLLE et
HÉLOÏSE, qui entrent tout doucement en se cachant. — Soldats *.

BARBANÇON.

Ah çà ! mais qu'est-ce qu'on disait donc, qu'on allait se
battre ici.

TÊTE-DE-FER, riant.

C'était une charge ! à seule fin de vous convoquer pour
la cérémonie qui va avoir lieu.

MICHAUD.

Une cérémonie ?

TÊTE-DE-FER, l'attristant.

Père Michaud, c'est pour avoir l'honneur de vous présen-
ter le particulier que voici, de son état, pour le quart d'heure,
maréchal des logis au 1^{er} hussards, et vous demander, pour
le susdit, la main de mademoiselle Michaud, votre fille ?

MICHAUD.

Comment ?

HÉLOÏSE.

A la bonne heure !

MICHAUD.

La main d'Henriette... (Riant.) Ah çà ! mais t'as donc
perdu la tête, mon bonhomme... (Lui frappant familièrement la
tête.) Nous l'avons donc perdue c'te tête de... je ne peux ja-
mais me rappeler en quoi elle est... sa tête... Et le colonel
que tu oublies ?...

TÊTE-DE-FER.

On se passera de sa permission.

MICHAUD, satisfait.

De sa permission... (Aux autres.) Il déménage, c'est sûr !

TÊTE-DE-FER.

Je ne crois pas... (A Urbain.) Voyons, combien de temps
as-tu encore à faire ?

URBAIN.

Tu le sais bien...

HÉLOÏSE.

Trois ans, n'est-ce pas, monsieur Urbain ?

TÊTE-DE-FER.

Trois ans ! mais moi, je n'ai plus qu'une semaine... une
idée... si je prenais la place ?

* Barbançon, soldats, Henriette, Michaud, Urbain, Tête-de-Fer, Héloïse,
Borée, Larissolle, Bichon, Barbezieux, soldats.

Où ça?

MICHAUD.

Au régiment.

TÊTE-DE-FER.

Tête-de-Fer, mon ami.

URBAIN.

Vous feriez cela?

HENRIETTE.

Pour vous!... j'crois bien!...

TÊTE-DE-FER.

MICHAUD, qui est resté interdit les larmes aux yeux.
Conscrit, vois-tu, ça, c'est beau!

URBAIN.

Mais comment jamais reconnaître un pareil sacrifice, mon ami?

HENRIETTE.

Et moi, je ne peux donc rien?

TÊTE-DE-FER.

Vous, si fait, dans trois ans je serai libre, j'aurai mon congé aussi, et s'il n'y a pas eu quelque tremblement d'ici là, je vous demande...

HENRIETTE.

Quoi?

TÊTE-DE-FER.

Une petite place chez vous; je ne suis pas gênant, et je suis farce quelquefois, pas vrai, Urbain... je ferai rire votre enfant *...

MICHAUD.

C'est ça que tu demandes?

TÊTE-DE-FER.

C'est peut-être de trop?..

URBAIN.

Trop!... Pour toi qui me sauves!... Je ne t'appellerai plus mon ami, mais mon père; je n'ai plus le mien, tu m'en serviras...

HENRIETTE.

Et moi aussi, monsieur Tête-de-Fer, moi aussi.

TÊTE-DE-FER, troublé.

Vous... vous aussi?...

HENRIETTE.

Oui, et je ne veux pas attendre... merci, mon père.

* Barbançon, soldats, Michaud, Henriette, Tête-de-Fer, Urbain, Méloire, Borée, Barbezieux, Bichon, Larissolle, soldats au fond.

TÊTE-DE-FER, défaillant.

Ma... fille...

URBAIN, le soutenant.

Qu'as-tu?

TÊTE-DE-FER, se raidissant.

Rien... ça tournait.

HÉLOÏSE.

Qu'est-ce que vous avez ?...

BARBEZIEUX, pleurant.

Ça tourne aussi!... ça tourne!

HÉLOÏSE.

Ah! qu'il est vilain!... Monsieur Tête-de-Fer, c'est un beau trait; il faut que je vous embrasse aussi, moi.

LARISSOLLE.

Bravo! vive la joie, et en attendant la noce, en avant la ronde des hussards... (il passe.) A vous, belle cantinière!... *

BARBANÇON.

Ça y est... y es-tu, Barbezieux?

BARBEZIEUX.

Constamment, subérieur!

REPRISE DE LA RONDE.

HÉLOÏSE.

Le hussard est un luron

Orné d'une sabretache

Qu'est l'carquois de c' Cupidon.

Auquel le beau sexe s'attache;

Le hussard est un luron

Qui, seul, ou dans l'escadron,

Accroche à sa moustache,

L' fripon,

Tous les cœurs à jupon,

Bon!

* Barbançon, soldats, Michaud, Héloïse, Tête-de-Fer, Henriette, Urbain, Larissolle, Barbezieux, Borée et Bichon, soldats au fond.

FIN

N.º d' invent: ~~417~~ 31405